


VELUT
ARBOR
ÆVO

L'AMI
DES
ENFANS.

AVRIL 1783. N°. 4.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13₶ 4 *s* pour Paris, & de 16₶ 4 *s* pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26₶ 8 *s* pour Paris, & 32₶ 8 *s* pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu,* 3 vol. petit format, 3₶ 12 *s* port franc par la poſte.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

AVRIL 1783. N°. 4.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Univerſité, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adreſſer à M. LE PRINCE, *Directeur.*



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

On trouve chez FROULLÉ, Libraire, pont Notre-Dame,

Idylles de M. BERQUIN, 2 vol. *in*-8°. *fig*. . . . . . . 10 ₶

Romances, du même, 1 vol. *in*-8°. *fig*. & *musique*. . . . . 6 ₶

Medée, Mélodrame imité de l'Allemand de M. Gotter, *in*-8°. . . . . 15 s

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le port de l'argent.



LE DÉJEUNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerſeuil à ſon fils, dans une belle matinée de la fin du printems. Voici un panier où j'ai mis un gâteau & des ceriſes. Nous irons, ſi tu veux, déjeûner dans la prairie voiſine.

Ah quel plaiſir, mon papa, lui répondit Paulin, en faiſant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à ſon pere, & ils marcherent enſemble vers la prairie. Lorſqu'ils l'eurent

un peu parcourue pour y choisir une place agréable : Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil : cet endroit est charmant pour un déjeûner.

PAULIN.

Nous n'avons pas de table, mon papa : comment ferons-nous ?

M. DE GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en serviroit, si nous en avions besoin ; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN.

A la bonne heure ; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien ? Vois comme il est couvert de jolies fleurs ! Nous allons nous

y aſſeoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre ſur le tapis.

PAULIN.

Le tapis, mon papa? Vous ſavez bien qu'il eſt encore cloué dans le ſallon?

M. DE GERSEUIL.

Il eſt vrai. Il y a un tapis dans le ſallon. Mais il y en a auſſi un ici.

PAULIN.

Où donc eſt-il? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL.

Le gazon eſt le tapis des champs. Le joli tapis d'une belle verdure! il eſt plus frais & plus douillet que les nôtres. Et comme il eſt grand! il s'étend par-tout, ſur les montagnes & ſur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y repoſer. Imagines-

tu, Paulin, combien ils auroient à ſouffrir ſur une terre nue & deſſéchée? Leurs membres ſont ſi délicats! bientôt ils ſeroient tout briſés. Leurs mères ne ſavent pas leur préparer des lits de plumes : le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN.

Encore ont-ils le plaiſir de la manger.

M. DE GERSEUIL.

J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes ceriſes & ton gâteau.

PAULIN (*goûtant le gâteau.*)

Ah mon papa, qu'il eſt bon! Il ne manqueroit plus qu'une hiſtoire, tandis que je le mange. Si vous vou-

liez m'en conter une, la plus jolie que vous ſaurez?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une hiſtoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une hiſtoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Viens t'aſſeoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aiſe pour m'entendre.

PAULIN.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.



LES TROIS GATEAUX.

M. DE GERSEUIL.

IL y avoit un enfant de ton âge qui s'appelloit Henri. Son papa & sa maman l'envoyerent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon, & il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; & le lendemain s'étant levée de bonne heure, elle appella sa cuisiniere, & lui dit : Marianne, il faut faire un

gâteau pour Henri, puiſqu'il a ſi bien récité ſes leçons. Marianne répondit : Oui, Madame, de tout mon cœur ; & auſſi-tôt elle ſe mit à pêtrir un gâteau de fleur de farine choiſie. Il était fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de piſtaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le deſſus avec du ſucre ; enſorte qu'il étoit blanc & uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorſque le petit Henri l'apperçut, il ſauta autour de lui, en frappant dans ſes mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui

donnât un couteau pour le couper; il ſe mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche ſonnât l'heure de l'étude; & lorſque l'heure de l'étude fut finie, il ſe remit à en manger. Il en mangea encore le ſoir juſqu'à l'heure de ſe mettre au lit. Un de ſes camarades m'a même aſſuré qu'Henri, en ſe couchant, mit le gâteau ſous ſon chevet, & qu'il ſe réveilla pluſieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais il eſt très-ſûr, au moins, que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, & qu'il continua de ce train toute la matinée, juſqu'à ce qu'il ne

ne reſtât pas une ſeule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avoit plus d'appétit, & il voyoit, avec jalouſie, le plaiſir que prenoient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui propoſer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avoit pas envie de jouer, & ſes compagnons jouerent ſans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus ſe ſoutenir ſur ſes jambes ; il s'aſſit dans un coin d'un air boudeur, & tout le monde diſoit : Je ne ſais ce qui eſt arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit ſi gaillard, qui aimoit tant à courir & à ſauter,

voyez comme il eſt triſte, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même, & fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le queſtionner ſur la cauſe de ſon mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureuſement on découvrit que ſa maman lui avoit envoyé un grand gâteau, qu'il s'étoit dépêché de le manger, & que tout le mal venoit de ſa gourmandiſe. On envoya auſſi-tôt chercher le Médecin, qui lui fit avaler je ne ſais combien de drogues plus ameres les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaiſes; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir : ce qui lui ſeroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de re-

medes, & d'un régime très-rigoureux, ſa ſanté ſe rétablit enfin; mais ſa maman proteſta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

PAULIN.

Il ne méritoit plus d'en ſentir ſeulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, & vous me diſiez qu'il y en avait trois dans votre hiſtoire ?

M. DE GERSEUIL.

Patience, mon ami, voici le ſecond.

Il y avoit dans la penſion d'Henri, un autre enfant, qui s'appelloit François. François avoit écrit à ſa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une ſeule rature. Sa

maman, en récompenſe, lui envoya auſſi le Dimanche ſuivant un gâteau. François ſe dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaiſir plus long-tems. Il prit le gâteau qu'il eut beaucoup de peine à porter, & il alla l'enfermer dans ſon armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'eſquivoit adroitement d'entre ſes camarades, montoit ſur la pointe du pied dans ſa chambre, coupoit un morceau de ſon gâteau, & renfermoit le reſte à double tour. Il continua de même juſqu'au bout de la ſemaine, & le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand ! Mais qu'arriva-t-il ?

A la fin le gâteau ſe deſſécha & ſe moiſit ; les fourmis trouverent auſſi le moyen de s'y gliſſer pour en avoir leur part ; enſorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, & François fut obligé de le jetter en pleurant de regret ; mais perſonne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN.

Ni moi non plus. Comment ! garder un gâteau pendant huit jours, ſans en donner un morceau à ſes amis ! Fi, que c'eſt vilain ! mais, voyons le troiſieme, je vous prie, mon papa.

M. DE GERSEUIL.

Il y avoit encore dans la même penſion un enfant, dont le nom

étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup ſa maman, & que ſa maman l'aimoit encore davantage. Auſſi-tôt que la pâtiſſerie fut arrivée, Gratien dit à ſes camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne ſe le firent pas répéter deux fois, & ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclorre. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ſes petits amis. Enſuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier perſonne; & ayant commencé par celui qui étoit le plus

près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste, & dit : Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, & tous les autres s'empresserent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche; & comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse; & quand il voyoit du

monde, il ſecouoit la ſonnette pendue à ſon cou, pour avertir les paſſans de ne pas faire de mal à ſon maître. Lorſque le vieux aveugle ſe fut aſſis ſur une pierre, & qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit : Mes petits Meſſieurs, ſi vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je ſais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda ſon violon, & il leur joua des airs de Sarabandes, & de toutes les chanſons nouvelles de l'ancien tems. Gratien s'apperçut que tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une groſſe larme tomboit le long de ſes joues; & il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu ? Le vieillard

lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai perſonne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux & mes forces. Hélas! j'ai travaillé juſqu'à ma vieilleſſe, & aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla ſans rien dire, & courut chercher le reſte du gâteau qu'il avoit gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où eſt-il? car je ſuis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, & le pauvre

aveugle poſa ſon violon à terre, eſſuya ſes yeux & ſe mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à ſa bouche, il en réſervoit pour le petit chien fidele qui venoit dîner dans ſa main. Et Gratien debout à ſon côté ſourioit de plaiſir.

PAULIN.

Ah Gratien ! le bon Gratien ! mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

PAULIN.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaiſir à vous écouter. Je vais couper ce que

j'ai mordu. Tenez, voyez comme il eſt propre ! J'aurai bien aſſez de ces rognures avec les ceriſes pour mon déjeûner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reſte de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.



FI! LE VILAIN CHARMANT!

CLAUDINE.

LUCETTE, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur?

LUCETTE.

Non pas encore, ma chere amie.

CLAUDINE.

Je te plains. C'eſt bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

LUCETTE.

Eſt-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

CLAUDINE.

Charmant.

LUCETTE.

LUCETTE.

Voilà déja un nom bien joli.

CLAUDINE.

Oh ! il eſt encore plus charmant que ſon nom.

LUCETTE.

Et qu'a-t-il donc de ſi drôle ?

CLAUDINE.

D'abord, il n'eſt pas plus gros que mon poing.

LUCETTE.

Je les aime bien de cette petite eſpece.

CLAUDINE.

Et puis on ne ſait pour qui le prendre, ſi c'eſt une levrette ou un épagneul.

LUCETTE.

Voilà qui eſt plaiſant.

CLAUDINE.

Si tu voyois donc ſa groſſe queue qui fait le bouquet, ſes oreilles qui pendent juſqu'à terre, ſes longues ſoies qui viennent ſe chiffonner ſur ſes yeux & ſur ſon muſeau, & la chienne de phyſionomie qui perce là-deſſous ! Il eſt à croquer.

LUCETTE.

Et de quelle couleur eſt-il, Claudine ?

CLAUDINE.

Caffé au lait tendre.

LUCETTE.

Bon ! c'eſt la couleur de ce que

j'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus ſouvent que du lait.

CLAUDINE.

Tout ſec ?

LUCETTE.

Hélas, oui ! Mais revenons à Charmant.

CLAUDINE.

Il ſait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, & il diſtingue à merveille la droite de la gauche. Lorſqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la perſonne ſans ſe tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu ?

CLAUDINE.

Enſuite il fait comme s'il étoit mort. Il ſe couche tout de ſon long; & il ne ſe releve pas qu'on ne lui ait fait ſigne de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une ſentinelle; & il danſe un menuet preſque auſſi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris; mais, Claudine, eſt-il auſſi bien doux & bien tranquille, & ne fait-il mal à perſonne?

CLAUDINE.

Oh! c'eſt une autre affaire. Lorſqu'il vient un étranger dans la

maiſon, il ſe met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de ſe jetter à travers ſes jambes pour le mordre.

LUCETTE.

C'eſt bon pour la nuit ; & encore ſi c'étoit à lui de garder la maiſon.

CLAUDINE.

Il s'aviſe auſſi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, ſans que celui-ci lui ait fait de mal ; & il ne lui voit rien manger, qu'il n'aille, de jalouſie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureuſement que Médor eſt un bon enfant !

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles Charmant?

CLAUDINE.

Il eſt ſi drôle & ſi gentil!

LUCETTE.

Va, Claudine; je n'en voudrois pas avec ſa gentilleſſe & ſes eſpiégleries. Mon papa dit qu'on eſt toujours laid, lorſqu'on a un mauvais cœur. Fi! le vilain Charmant!



PAPILLON, JOLI PAPILLON!

PAPILLON, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu petit étourdi? Ne vois-tu pas cet oiſeau gourmand qui te guette? Il vient d'aiguiſer ſon bec, & il l'ouvre déja tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici, il aura peur de moi, & il n'oſera t'approcher.

Papillon, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les aîles, ni te tourmenter; non, non, tu es petit & foible, ainſi que moi.

Je ne veux que te voir de plus près ; je veux voir ta petite tête, ton long corſage & tes grandes aîles bigarrées de mille & mille couleurs.

Papillon, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-tems, je ſais que tu n'as pas long-tems à vivre. A la fin de cet été, tu ne ſeras plus, & moi je n'aurai alors que ſix ans.

Papillon, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.



LE SOLEIL

ET

LA LUNE.

La charmante ſoirée! viens, Antonin, diſoit M. de Verteuil à ſon fils. Regarde. Le Soleil eſt prêt à ſe coucher. Comme il eſt beau! Nous pouvons l'enviſager maintenant. Il n'eſt pas ſi éblouiſſant qu'à l'heure du dîner, lorſqu'il étoit au plus haut de ſa courſe. Comme les nuages ſont beaux auſſi autour de lui! ils ſont de couleur de ſoufre, de couleur d'écarlate & de couleur

d'or ! Mais vois-tu avec quelle vîteſſe il deſcend ! Déja nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, Soleil, juſqu'à demain au matin.

A préſent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'eſt-ce qui brille ainſi derriere les arbres ? Eſt-ce un feu ? non, c'eſt la Lune. Elle eſt bien grande. Et comme elle eſt rouge ! On diroit qu'elle eſt pleine de ſang. Elle eſt toute ronde aujourd'hui, parce que c'eſt Pleine Lune. Elle ne ſera pas ſi ronde demain au ſoir. Elle perdra encore un morceau après-demain, un autre morceau le jour ſuivant, & toujours de plus en plus, juſqu'à ce qu'elle

devienne comme ton arc; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu feras au lit. Et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce fera enfuite Nouvelle Lune, & tu la verras dans l'après midi. Elle fera d'abord bien petite; mais elle deviendra chaque jour plus grande & plus ronde, jufqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle foit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui; & tu la verras encore fe lever derriere les arbres.

ANTONIN.

Mais, mon papa, comment le Soleil & la Lune fe tiennent-ils tous

ſeuls en l'air ? je crains toujours qu'ils ne me tombent ſur la tête.

M. DE VERTEUIL.

Tranquilliſe-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarraſſe, lorſque tu ſeras plus en état de m'entendre. Écoute, en attendant, ce que l'un & l'autre t'adreſſent par ma bouche.

Le Soleil dit d'une voix éclatante : Je ſuis le Roi du jour. Je me leve dans l'orient, & l'aurore me précede pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma préſence, & je te dis : Pareſſeux, leve-toi. Je ne brille pas pour que tu reſtes enſeveli dans le ſommeil

ſommeil. Je brille pour que tu te leves & que tu travailles.

Je ſuis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des Cieux. Jamais je ne m'arrête, & je ne ſuis jamais fatigué.

J'ai ſur ma tête une couronne de rayons étincelans que je diſperſe ſur tout l'Univers, & tout ce qu'ils frappent brille d'éclat & de beauté.

Je donne la chaleur auſſi bien que la lumiere. C'eſt moi qui mûris les fruits & les moiſſons. Si je ceſſois de régner ſur la nature, rien ne croîtroit dans ſon ſein; & les pauvres humains mourroient de faim & de déſeſpoir dans l'horreur des ténebres.

Je ſuis très-haut dans les Cieux, plus haut que les montagnes & les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaiſſer un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un inſtant, comme la flamme dévore la paille légere qu'on jette ſur un braſier.

Depuis combien de ſiecles je fais la joie de l'Univers! Il y a ſix ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde; mais le Soleil y étoit. J'y étois, lorſque ton papa & ta maman ont reçu la vie, & bien des milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépoſe ma couronne éclatante, & j'enveloppe ma tête de nuages argentés; alors tu

peux ſoutenir mes regards : mais lorſque je diſſipe les nuages pour briller dans toute ma ſplendeur du midi, tu n'oſerois porter ſur moi la vue ; j'éblouirois tes yeux, je t'aveuglerois. Je n'ai permis qu'au ſeul roi des oiſeaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aîle vigoureuſe, & ſe perd dans mes rayons en m'apportant ſon hommage. L'alouette ſuſpendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ſes plus douces chanſons, & réveille les oiſeaux endormis ſous la feuillée. Le coq reſté ſur la terre, y proclame mon retour d'une voix

perçante ; mais la chouette & le hibou fuient à mon aſpect, en pouſſant des cris plaintifs, & vont ſe réfugier ſous les ruines de ces tours orgueilleuſes que j'ai vu s'élever fiérement, dominer pendant des ſiecles ſur les campagnes, & s'écrouler enſuite ſous le poids d'une longue vieilleſſe.

Mon empire n'eſt pas borné, comme celui des Rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier eſt mon empire. Je ſuis la plus belle & la plus glorieuſe créature qu'on puiſſe voir dans l'Univers.

La Lune dit d'une voix tendre : Je ſuis la Reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner

de la lumiere, lorſque le Soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder ſans péril; car je ne ſuis jamais aſſez reſplendiſſante pour t'éblouir, & je ne te brûle jamais. Je laiſſe même briller dans l'herbe les petits vers luiſans, à qui le Soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je ſuis plus lumineuſe que les étoiles; & je parois dans leur foule, comme une groſſe perle entourée de pluſieurs petits diamans étincelans.

Lorſque tu es endormi, je me gliſſe ſur un rayon d'argent à travers tes rideaux, & je te dis: Dors mon petit ami, tu es fatigué. Je

ne troublerai point ton ſommeil.

Le roſſignol chante pour moi, celui qui chante le mieux de tous les oiſeaux. Perché ſur un buiſſon, il remplit la forêt de ſes accens auſſi doux que ma lumiere, tandis que la roſée deſcend légérement ſur les fleurs, & que tout eſt calme & ſilencieux dans mon empire.



LE ROSIER à cent feuilles,

ET

LE GENEST D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin, diſoit un jour Fréderic à ſes freres & à ſa ſœur?

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'eſt pas moi, répondit Auguſte; ni moi, répondit Julien. C'eſt moi, c'eſt moi, répondit Joſephine. Quel eſt celui que tu veux?

Un Roſier! s'écria Fréderic.

Vois-tu le mien, le seul qui me reste? il est tout jauni.

Viens-en choisir un toi-même, dit Josephine. Elle conduisit son frere au petit carré qu'elle cultivoit, & lui montrant un beau Rosier : Tiens, Fréderic, tu n'as qu'à le prendre.

FRÉDERIC.

Comment! tu n'en as que deux, & c'est le plus beau que tu me donnes? Non, non, ma sœur : voici le plus petit; c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSEPHINE.

Quel plaisir aurois-je à te le donner? il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année,

L'autre en aura, j'en fuis fûre : & je puis le voir auffi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Fréderic, tranfporté de joie, emporta le Rofier; & Jofephine le fuivit, plus joyeufe encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de fuite chercher un beau pied de Genêt d'Efpagne; & il le planta dans le jardin de Jofephine, à la place que venoit de quitter fon Rofier.

Ceux qui ont un mauvais cœur, n'ont pas ordinairement un efprit bien foigneux. Lorfque le mois de Mai arriva, les Rofiers d'Augufte & de Julien, négligés dans leur culture, poufferent à peine quel-

ques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Fréderic au contraire, cultivé par ses mains & par celles de Josephine, porta les plus belles Roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-tems qu'il fleurit, Fréderic eut chaque jour une Rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, & une autre pour placer dans ses cheveux.

Le Genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respiroit l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut & assez épais pour que Josephine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois

l'y trouver, & lui racontoit des hiftoires, qui tantôt la faifoient rire aux éclats, & tantôt faifoient couler de fes yeux des larmes fi douces, qu'elle fe fourioit à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en fe rappellant fa générofité envers fon frere, pour lui montrer que ce noble fentiment reçoit quelquefois fa récompenfe de la part de ceux qu'on oblige, fans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de fon cœur.



LES BOUQUETS.

Le petit Gaſpard ſortit un jour avec Eugene ſon voiſin, pour aller cueillir des premieres fleurs du printems. Ils avoient tous deux à la main leur déjeûner.

Il ſe préſenta ſur la route une pauvre femme, tenant dans ſes bras un petit garçon qui paroiſſoit mourir de faim.

Ah! mon cher Monſieur, dit-elle à Gaſpard, qui marchoit le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain.

pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaſpard, & il continua ſa route en croquant ſon déjeûner.

Que fit Eugene? il avoit auſſi bon appétit que ſon camarade; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna ſon pain, & il reçut en échange de la mere mille & mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'eſt pas tout. Le petit garçon fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, ſe mit à courir devant ſon bienfaiteur, le mena dans une prairie, & lui aida à cueillir des fleurs, dont l'odeur ſuave le délaſſoit de ſa fatigue.

Eugene rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvoit se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avoit qu'un si petit, qu'il eut honte de le produire, & qu'il le jetta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'apperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses souliers, & il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : Je n'ai pas le tems ; & il continua de courir.

Eugene, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchoit çà & là courbé vers la terre, & tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe : il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit ; & ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avoit aidé dans sa peine, & il n'en donna aucune à celui qui avoit refusé durement de le secourir. Eugene eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, & Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyoit être plus heu-

reux le troisieme jour. Il marchoit d'un air insolent, défiant Eugene. Mais à peine étoient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon, à qui Eugene avoit donné son pain, qui vient à sa rencontre, & lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes; mais le moyen d'en trouver! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrerent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugene,

je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un ſervice, & j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup auſſi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, & qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens, ſuis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, & nous chercherons tous enſemble à te bien divertir.

Eugene, tranſporté de joie, prit la main de ſon ami, & le ſuivit dans ſon jardin. Et Gaſpard? il fallut qu'il s'en retournât triſtement chez lui. On ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux & ſecourable envers

les autres. Il ne tarda guere à se corriger ; & il feroit devenu aussi aimable qu'Eugene, si celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans sa maniere d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit prise dès sa plus tendre enfance.



LE CADEAU.

C'EST bientôt la fête de mon frere Denis, disoit un jour la petite Victoire à Madame de Saint-Marcel sa mere. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un Cadeau ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Je le pourrois, sans doute, ma fille; mais j'aime bien autant lui faire ce Cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner ? Et puis, fais

une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire Cadeau, c'est moi qui fais le Cadeau, & non pas toi.

VICTOIRE.

Cela est vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Eh bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger, par exemple ?

VICTOIRE.

Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et ton agneau ?

VICTOIRE.

O maman ! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, & qui me suit par-tout ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et tes tourterelles ?

VICTOIRE.

Vous savez-bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf ? Ce sont mes enfans à moi.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à ton frere ?

VICTOIRE.

Pardonnez-moi, maman.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc ?

VICTOIRE.

Vous ſouvenez-vous de cette bourſe à glands & à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle eſt bien belle au moins ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Cela eſt vrai. Mais penſes-tu que ce préſent fût bien agréable à ton frere ? Il ne peut en faire uſage de long-tems ! Tu te rappelles bien que toi-même, lorſque tu la reçus, tu la ſerras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE.

Mais, maman, c'eſt toujours un joli Cadeau ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non, ma fille ; un joli Cadeau, c'eſt lorſque nous donnons par amitié une choſe qui nous fait plaiſir à nous-mêmes, & qui doit faire auſſi plaiſir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.

Faut-il donc que je donne à mon frere tout ce que j'aime ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non, tu peux donner autant, ou ſi peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié & de la grace.

VICTOIRE (*réfléchit pendant quelques momens, & elle dit :*)

Eh bien, je cueillerai pour le bouquet de mon frere, les plus jolies fleurs de mon oranger, & je lui ferai présent de mon agneau.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.

Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frere, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette maniere, l'agneau sera déja familier avec lui, quand je le lui donnerai, & mon frere ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mde.

Mde. de Saint-Marcel.

Embraſſe-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton préſent. C'eſt ainſi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorſqu'elle eſt donnée avec grace. Tu ne pouvois nous cauſer une plus grande joie à moi ni à ton frere.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire, avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour ſera venu, reprit Madame de Saint-Marcel; car il faut bien que je ſois pour quelque choſe dans la fête; & je veux que tu faſſes pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on ſervira

dans le jardin, à ton frere & à ſes meilleurs amis.

Victoire baiſa avec tranſport la main de ſa maman ; & de ce pas, elle courut faire des roſettes d'un joli ruban roſe, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le préſenteroit à ſon frere.



LE

RAMONEUR.

UNE Servante imbécille avoit farci l'eſprit des enfans de ſes maîtres de mille contes ridicules ſur un homme à tête noire.

Angelique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la premiere fois, un Ramoneur entrer dans ſa maiſon. Elle pouſſa un grand cri, & courut ſe réfugier dans la cuiſine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra ſur ſes pas.

Saiſie d'une mortelle frayeur,

elle se sauve par une autre porte dans l'office, & toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entiérement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant, chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée, & sautant par une fenêtre basse, dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, & tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle; tout-à-coup sur le haut de la che-

minée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle ſe mit à crier de toutes ſes forces : Au ſecours, au ſecours !

Son pere accourut, & lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, ſans avoir la force d'articuler un ſeul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir aſſis à califourchons ſur la cheminée.

Son pere ſourit; & pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raiſon de s'effrayer, il attendit que le Ramoneur fût deſcendu, puis il le fit débarbouiller en ſa préſence, & ſans autre explication, lui montra de l'autre côté ſon Perruquier, qui avoit le viſage tout blanc de poudre.

Angelique rougit ; & ſon pere profita de cette occaſion pour lui apprendre qu'il exiſtoit réellement des hommes à qui la Nature donnoit un viſage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans ; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, ſans que leur teint perdît de ſa blancheur.

Dès ce moment, Angelique fut la premiere à rire de tous les contes bizarres, que des perſonnes ſimples & crédules lui faiſoient pour l'effrayer.



LES CERISES.

JULIE & FIRMIN obtinrent un jour de Mde. Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance, par leur réserve & par leur discrétion.

Ils jouerent pendant quelque tems avec cette gaieté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin, étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la premiere fois. Ses fruits se trouvoient en

très-petite quantité ; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Mde. Dumefnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fuffent déja mûrs : elle les réfervoit pour le retour de fon mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme fes enfans étoient accoutumés à l'obéiffance, & qu'elle leur avoit févérement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune efpece de fruits du jardin, ou de ramaffer même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger fans fa permiffion, elle avoit cru inutile de leur parler du cerifier.

Lorfque Julie & Firmin fe furent affez exercés à la courfe fur la terraffe, ils fe promenerent lente-

ment le long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits ſuſpendus aux arbres, & s'en réjouiſſoient.

Ils arriverent bientôt devant le ceriſier. Une légere ſecouſſe de vent avoit fait tomber à ſes pieds toutes ſes plus belles ceriſes. Firmin fut le premier à les voir; il les ramaſſa, mangea les unes, & donna les autres à ſa ſœur qui les mangea auſſi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche, lorſque Julie ſe rappella la déſenſe que leur avoit faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah! mon frere, s'écria-t-elle, nous avons été déſobéiſſans: & ma-

man ſe fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire ?

FIRMIN.

Maman n'en ſaura rien, ſi nous voulons.

JULIE.

Non, non, il faut qu'elle le ſache. Tu ſais qu'elle nous pardonne ſouvent les plus grandes fautes, lorſque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN.

Oui, mais nous avons été déſobéiſſans, & jamais elle n'a pardonné la déſobéiſſance.

JULIE.

Lorſqu'elle nous punit, c'eſt par tendreſſe pour nous ; & alors il ne

nous arrive plus de ſitôt, d'oublier ce qui nous eſt permis & ce qui nous eſt défendu.

FIRMIN.

Oui, ma ſœur, mais elle eſt toujours fâchée de nous punir ; & cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

JULIE.

Et à moi auſſi. Mais ne le ſera-t-elle pas encore davantage, ſi elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oſerons-nous la regarder en face, lorſque nous entendrons un reproche ſecret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorſqu'elle nous careſſera, lorſqu'elle nous appellera

ſes chers enfans, & que nous ne les mériterons plus ?

FIRMIN.

Ah ma ſœur, que nous ſerions de petits monſtres ! Allons, allons la trouver, & lui dire ce qui nous eſt arrivé.

Ils s'embraſſerent l'un l'autre, & ils allerent trouver leur maman en ſe tenant par la main.

Ma chere maman, dit Julie, nous venons de vous déſobéir ; nous avions oublié vos défenſes. Puniſſez-nous comme nous l'avons mérité : mais ne vous mettez pas en colere ; nous aurions de la peine, ſi cela vous donnoit du chagrin.

Julie alors lui raconta la choſe comme

comme elle s'étoit paſſée, & ſans chercher à s'excuſer.

Mde. Dumeſnil fut ſi touchée de la candeur de ſes enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendreſſe. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle ſavoit bien que ſur des enfans nés avec une belle ame, le ſouvenir des bontés d'une mere, fait une impreſſion plus profonde que celui de ſes châtimens.



LA PETITE BABILLARDE.

LÉONOR étoit une petite fille pleine d'eſprit & de vivacité. A l'âge de ſix ans, elle manioit déjà l'aiguille & les ciſeaux avec beaucoup d'adreſſe; & toutes les jarretieres de ſes parens étoient de ſa façon. Elle ſavoit auſſi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui préſentoit. Les lettres de ſon écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes & de petites dans le même mot, les unes penchées en avant,

les autres en arriere ; & ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses sœurs, traitoit les domestiques avec affabilité, & ses compagnes avec toutes sortes d'égards & de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient, pour la premiere fois, dans la maison, en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens & de gentillesse,

on pût avoir le malheur de ſe rendre inſupportable ? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un ſeul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens ; l'intempérance de ſa langue fit bientôt oublier les graces de ſon eſprit & la bonté de ſon cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'Univers.

Lorſque, par exemple, elle prenoit le matin ſon ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît : Oho ! il eſt bien tems de ſe mettre en beſogne. Que diroit maman ſi elle me trouvoit les bras croiſés ? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais, Dieu merci, je ne ſuis pas

manchotte, & je ſaurai bien en venir à bout. Ah ! Voilà l'horloge qui ſonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures juſqu'à l'heure de mon claveſſin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompenſe, me donnera des bonbons. Quel plaiſir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'eſt pas que les dragées ne ſoient auſſi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne ſoit les dragées. Ah ! ſi Dorothée venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle eſt aſſez drôle cette

petite Dorothée ; mais elle aime trop à parler, on n'a pas le tems de gliſſer un mot avec elle. Où eſt donc mon dé ? Ma ſœur, n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Juſtine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie ! Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous ſaigne, cela fait grand mal, & puis votre ouvrage eſt tout ſali. Juſtine, Juſtine, où es-tu donc ? N'as-tu pas vu mon dé ? Mais non, le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'eſt ainſi que la petite créature dégoiſoit impitoyablement toute la journée. Quand ſon pere & ſa mere s'entretenoient enſemble de choſes

intéreſſantes, elle venoit étourdiment ſe jetter au travers de leurs diſcours. Souvent à dîner, elle en étoit encore à ſa ſoupe, lorſque les autres avoient preſque fini leur repas. Elle oublioit le boire & le manger, pour ſe livrer à ſon bavardage.

Son papa la reprenoit pluſieurs fois le jour de ce défaut ; les avis & les reproches étoient également inutiles. Les humiliations ne réuſſiſſoient pas mieux. Comme perſonne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute ſeule dans ſa chambre. Aux repas, on prit le parti de la mettre ſéparément à une petite table, auſſi loin qu'il étoit poſſible de la grande.

Léonor étoit affligée, mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle auroit lié conversation avec sa fourchette & son couteau.

Que gagnoit-elle donc à suivre cette malheureuse habitude ? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications & de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'Automne. Le tems étoit superbe ; & il n'est guere

possible de se représenter l'abondance qu'il y avoit cette année de pommes, de poires, de pêches & de raisins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fut bien surprise, lorsque son pere ordonnant à ses petites sœurs Julie & Cecile de se préparer, lui annonça que pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jetta en pleurant dans les bras de sa mere. Ah! ma chere maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colere contre moi? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colere; mais il est impossible de tenir à ta société! Tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut, lui repliqua sa mere, seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, & ne pas couper sans cesse la parole à tes parens & à des personnes plus âgées & plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement & en peu de mots ; & si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons,

n'auroit pas manqué de paroles pour ſe juſtifier ; mais elle entendit ſon papa qui appelloit ſa femme , & Julie , & Cecile. La voiture étoit déjà prête.

Léonor les vit partir en ſoupirant ; & ſon œil plein de larmes , ſuivit la voiture auſſi loin que ſa vue put s'étendre. Lorſqu'elle ne la vit plus , elle alla s'aſſeoir dans un coin , & paſſa une demi-heure à pleurer. Maudite langue , s'écrioit-elle ! C'eſt de toi que me viennent tous mes chagrins. Va , je prendrai garde que tu ne diſes plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ſes parens revinrent. Ses ſœurs rapporterent des corbeilles pleines de noix & de

raiſins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles ſe firent un plaiſir de partager avec Léonor ; mais Léonor étoit ſi raſſaſiée par ſa triſteſſe, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à ſon papa, & lui dit : Ah ! mon papa, pardonnez-moi de vous avoir mis dans la néceſſité de me punir. Nous en avons trop ſouffert l'un & l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embraſſa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de ſe mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, & tout ce qu'elle dit fut plein de grace & de modeſtie. Il eſt vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir ſa langue, qui d'impatience & de démangeaiſon,

mangeaiſon, rouloit çà & là dans ſa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, & moins encore les jours ſuivans. Peu-à-peu elle eſt parvenue à ſe défaire entiérement de ſon inſupportable babil; & on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la ſociété, ſans y porter le trouble & l'ennui.



MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET.

MON frere, voilà tous nos camarades qui ſe retirent; mais je me ſens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous ?

L' AINÉ.

Nous ne ſommes que deux. Il n'y aura guere de plaiſir.

LE CADET.

Cela ne fait rien : jouons toujours.

L' AINÉ.

Mais à quoi ?

LE CADET.

A Colin-maillard, par exemple.

L'AINÉ.

Bon, cela ne finiroit pas. Ce n'eſt pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne ſe tient pas ſur ſes gardes. Mais quand on n'eſt que deux, on ne penſe qu'à cela; on évite trop aiſément. Et puis, ſi je t'attrapois, je ſaurois à coup sûr qui j'aurois pris.

LE CADET.

Tu as raiſon. Eh bien, jouons à la main chaude.

L'AINÉ.

Tu vois bien que ce ſera la même choſe. Il eſt trop facile de deviner.

LE CADET.

Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AINÉ.

Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE CADET.

Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise ; appuye ton visage dessus pour te fermer les yeux ; & mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins ?

L'AINÉ.

Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET (*donnant son coup.*)

Pan ! Qui a frappé ?

L'AINÉ (*se relevant.*)

Eh! c'eſt toi.

LE CADET.

Oui. Mais de quelle main?

L'aîné ne s'attendoit pas à cette queſtion. Il fut embarraſſé. Il nomma au hazard la main droite. C'étoit de la gauche que ſon frere l'avoit frappé.



L'OISEAU
DU BON DIEU.

Mde. DE MONVAL, PAULINE & EUGÉNIE ses filles.

Mde. DE MONVAL.

Ou as-tu donc mis ton argent, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Je l'ai donné, maman.

Mde. DE MONVAL.

Et à qui, ma fille ?

EUGÉNIE.

A un méchant petit garçon.

Mde. DE MONVAL.

Pour qu'il devînt meilleur, ſans doute ?

EUGÉNIE.

Oui, maman. N'eſt-il pas vrai que les Oiſeaux appartiennent au bon Dieu ?

Mde. DE MONVAL.

Oui, comme nous-mêmes, & toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE.

Eh bien, maman, ce malin garçon avoit dérobé un Oiſeau au bon Dieu; & il le portoit pour le vendre. Le pauvre Oiſeau crioit de toutes ſes forces; & le petit méchant l'a pris par le bec pour l'em-

pêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît & ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mde. DE MONVAL.

Et toi, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son Oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

Mde. DE MONVAL.

Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE.

Le petit garçon peut avoir fait

cette malice parce qu'il avoit beſoin d'argent.

Mde. DE MONVAL.

Je le crois auſſi.

EUGÉNIE.

Je ſuis donc bien aiſe de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas beſoin.

PAULINE.

Nous avons eu là-deſſus une petite diſpute, maman. Eugénie a donné, ſans compter, toute ſa bourſe; & il y avoit bien de quoi payer dix Oiſeaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire ſon prix.

EUGÉNIE.

Qui de nous deux a raiſon, maman?

Mde. DE MONVAL.

Ce n'eſt pas tout-à-fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE.

Mais ne m'as-tu pas enſeigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien?

Mde. DE MONVAL.

Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire, mais qu'il falloit auſſi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il ſeroit en notre pouvoir. Par exemple aujourd'hui, puiſque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour

racheter le pauvre Oiſeau, il falloit réſerver le reſte pour une pareille occaſion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des Oiſeaux du bon Dieu, & que tu n'euſſes plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurois-tu fait ?

EUGÉNIE.

Maman, je ſerois venue t'en demander.

Mde. DE MONVAL.

Et ſi je n'en avois pas eu moi-même ?

EUGÉNIE.

Ah ! tant pis.

Mde. DE MONVAL.

Tu vois donc que ta ſœur te donnoit un ſage conſeil. Il ne faut

pas ménager seulement pour soi ; mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet Oiseau dans le monde à qui tu pouvois donner des secours ?

EUGÉNIE.

Ah ! je ne pensois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de souffrir ! Si tu l'avois vu ensuite comme il paroissoit content quand on lui a donné la volée ! Il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne savoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le rattrapper.

Mde. DE MONVAL.

Tu as toujours fait le bien, ma fille,

fille, & en récompenſe, voici ton argent.

EUGÉNIE.

O maman! Je te remercie.

Mde. DE MONVAL.

Voilà encore un baiſer par-deſſus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de ſavoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuſe petite perſonne de l'Univers.



LE MENTEUR
Corrigé par lui-même.

LE petit Gaſpard étoit parvenu à l'âge de ſix ans, ſans qu'il lui fût jamais échappé un menſonge. Il ne faiſoit rien de mal; ainſi il n'avoit aucune raiſon de cacher la vérité. Lorſqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de caſſer une vître, ou de faire une tache à ſon habit, il alloit tout de ſuite l'avouer à ſon papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner; & il ſe contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour ſon petit couſin Robert

vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaſpard, qui vouloit amuſer ſon ami, lui propoſa de jouer au Domino. Robert le voulut bien ; mais à condition que chaque partie ſeroit d'une piece de deux ſols. Gaſpard refuſa d'abord, parce que ſon pere lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin, il ſe laiſſa ſéduire par les prieres de Robert ; & il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économiſé depuis quelques ſemaines ſur ſes plaiſirs. Gaſpard fut déſolé de cette perte ; il ſe retira dans un coin, & ſe mit lâchement à pleurer. Robert ſe moqua de lui, & s'en retourna triomphant avec ſon butin.

Le pere de Gaſpard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup ſon fils, il le fit appeller pour l'embraſſer. Que t'eſt-il donc arrivé dans mon abſence, lui dit-il, en le voyant accablé de triſteſſe?

GASPARD.

C'eſt le petit Robert, mon voiſin, qui eſt venu me forcer de jouer avec lui au Domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'eſt un amuſement que je t'ai permis. Mais eſt-ce que vous avez joué de l'argent?

GASPARD.

Non, mon Papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges ?

GASPARD.

C'eſt que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derriere la groſſe pierre qui eſt à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque paſſant me l'aura pris.

Son pere ſoupçonna, dans ce récit, un peu de menſonge ; mais il cacha ſon mécontentement, & il alla auſſi-tôt chez ſon voiſin. Lorſqu'il apperçut le petit Robert, il affecta de ſourire, & lui dit : Eh bien, mon enfant, tu as donc

été bien heureux aujourd'hui au Domino ? Oui, Monſieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureuſement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ?

Vingt-quatre ſols.

Et t'a-t-il payé ?

Eh mais ! ſans doute. Oh ! oui ; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaſpard eût mérité d'être puni ſévérement, ſon pere voulut bien lui pardonner pour cette premiere fois. Il ſe contenta de lui dire d'un air de mépris : Je ſais maintenant que j'ai un menteur dans ma maiſon ; & je vais avertir tout le monde de ſe défier de ſes paroles.

Quelques jours après, Gaſpard alla voir Robert, & lui fit voir un très-beau porte-crayon, dont ſon oncle lui avoit fait préſent. Robert en eut envie, & chercha tous les moyens de l'avoir. Il propoſa en échange ſes balles, ſa toupie & ſes raquettes ; mais comme il vit que Gaſpard ne vouloit s'en défaire à aucun prix, il enfonça ſon chapeau ſur ſes yeux, & dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'eſt chez toi que je l'ai perdu, & peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaſpard eut beau proteſter que c'étoit un cadeau de ſon oncle, Robert ſe mit en devoir de le lui arracher ; & comme Gaſpard le tenoit fortement dans ſes

mains, il lui ſauta aux cheveux, le terraſſa, lui mit les genoux ſur la poitrine, & lui donna des coups de poing dans le viſage, juſqu'à ce que Gaſpard lui eût remis le porte-crayon.

Gaſpard rentra chez lui, le nez tout ſanglant, & les cheveux à moitié arrachés. Ah ! mon papa, s'écria-t-il, d'auſſi loin qu'il l'apperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, & m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, ſon pere lui répondit : Va, menteur, tu l'as joué ſans doute au Domino. C'eſt toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres,

& qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en impoſer. En vain Gaſpard affirma la vérité de ſon récit. Je ne crois plus, lui dit ſon pere, celui qui m'a trompé une fois.

Gaſpard confondu, ſe retira dans ſa chambre, & déplora amérement ſon premier menſonge. Le lendemain il alla trouver ſon pere, & lui demanda pardon. Je reconnois, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son pere m'aſſuroit l'autre jour, que depuis ce moment il n'étoit

pas échappé à ſon fils le menſonge le plus léger, & que de ſon côté il l'en récompenſoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni aſſurance, ni proteſtation. C'étoit aſſez que Gaſpard lui eût dit une choſe, pour qu'il s'en tînt auſſi ſûr, que s'il l'avoit vue de ſes propres yeux.

Quelle douce ſatisfaction pour un pere honnête, & pour un fils digne de ſon amitié !



LE SECRET

DU PLAISIR.

Je voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, difoit la petite Laurette à Mde. Durval fa mere.

Mde. DURVAL.

Quoi! pendant la journée entiere?

LAURETTE.

Mais oui, maman.

Mde. DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te fatisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, maman ? Oh que non ! vous verrez.

Laurette courut en ſautant chercher tous ſes joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit ſeule ; car ſes ſœurs devoient être occupées avec leurs maîtres juſqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de ſa liberté dans toute ſa franchiſe ; & elle ſe trouva fort heureuſe, durant une heure entiere. Peu-à-peu le plaiſir qu'elle goûtoit, commença à perdre quelque choſe de ſa vivacité.

Elle avoit déja manié cent fois tour-à-tour chacun de ſes joujoux, & ne ſavoit plus quel parti en tirer.

tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse & maussade.

Elle courut vers sa mere, & la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, & de jouer avec elle. Malheureusement Mde. Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer; & elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, & elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, & leur dit d'une voix plaintive, combien le temps lui avoit paru long,

& avec quelle impatience elle les avoit desirées.

Elles commencerent aussi-tôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas ! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés pour elle, & de ce qu'ils ne lui causoient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement complotté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune Demoiselle de dix ans, très-sensée & très-raisonnable, lui prit la main, & lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, & je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE.

Et qui est-ce donc, ma sœur ? Je ne devine pas.

ADÉLAIDE.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi ; car tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler ; & ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du

plaiſir, il te ſeroit certainement auſſi doux qu'à nous-mêmes de le ſatisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle étoit, ne manquoit pas de raiſon, fut frappée du diſcours de ſa ſœur. Elle comprit que pour être heureuſe, il falloit mêlanger adroitement les exercices utiles & les délaſſemens agréables. Et je ne ſais ſi depuis cette aventure, une journée toute de plaiſir ne l'auroit pas encore plus effrayée, qu'un jour entier de légeres occupations de ſon âge.



LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu, pendant deux étés de ſuite dans le jardin de ſon pere, une planche de Tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avoit ſouvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, ſans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne dernier, elle vit ſon pere qui s'amuſoit à bêcher la terre de la plate-bande, & y enfonçoit des oignons.

Ah mon papa ! s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous ? Gâter ainſi toute notre planche de Tulipes ! & au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuiſine !

Son pere lui répondit qu'il ſavoit bien ce qu'il avoit à faire : & il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que ſortiroient l'année ſuivante des Tulipes nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ſes plaintes, & ne voulut rien écouter.

Comme ſon pere vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raiſon, il la laiſſa s'appaiſer d'elle-même, & continua ſon tra-

vail, tandis qu'elle ſe retiroit en gémiſſant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la converſation tomba ſur les fleurs, Lucette ſoupiroit; & elle penſoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que ſon pere eût détruit le plus bel ornement de ſon jardin.

L'hiver acheva ſon cours; & le printems vint balayer de la terre la neige & les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvoit l'y attirer, puiſqu'il ne devoit plus lui offrir ſa ſuperbe parure?

Un jour cependant, elle y entra ſans réflexion. Dieu! de quels tranſports de ſurpriſe & de joie elle fut agitée, lorſqu'elle vit la planche de

Tulipes plus belle encore que l'année précédente !

Elle resta d'abord immobile & muette d'admiration : enfin elle se jetta dans les bras de son pere, en s'écriant : Ah mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnoissance, lui répondit son pere : car ces belles fleurs que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire, lorsque son pere tira proprement de la terre une des plus belles Tulipes, avec l'oignon

d'ou ſortoit la tige, & la lui préſenta.

Lucette confondue, lui demanda pardon d'avoir été ſi déraiſonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, lui répondit ſon pere, pourvu que tu reconnoiſſes combien les enfans riſquent de ſe tromper, en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des perſonnes expérimentées.

Oh oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je ſerai tentée de croire en ſavoir plus que les autres, je me ſouviendrai des Tulipes & des oignons.

Je ſuis bien aiſe, mes chers amis,

de vous avoir raconté cette hiſtoire : car vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant, pour ne l'avoir pas ſue.



LES FRAISES
ET LES GROSEILLES.

Le petit Anſelme avoit entendu dire à ſon pere que les enfans ne ſavoient rien de ce qui pouvoit leur convenir ; & que toute leur ſageſſe étoit de ſuivre les conſeils des perſonnes au-deſſus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre ſon frere Proſper & lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût ſa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y ſemer, ou d'y

planter tout ce qu'ils voudroient.

Profper fe fouvenoit à merveille de l'inftruction de fon pere. Il alla trouver le Jardinier, & lui dit : Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, & comment il faut m'y prendre ?

Rufin lui donna des oignons, & des graines choifies. Profper courut auffi-tôt les mettre en terre. Rufin eut la complaifance d'affifter à fes travaux, & de les diriger.

M. Anfelme levoit les épaules de la docilité de fon frere. Voulez-vous, lui dit le Jardinier, que je faffe auffi quelque chofe pour vous ?

Fi donc ! lui répondit Anfelme, j'ai bien befoin de vos leçons. Il

alla

alla cueillir des fleurs, & les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laiſſa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anſelme vit que toutes ſes fleurs étoient fanées, & penchoient triſtement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter aſſez cher le plaiſir d'avoir des fleurs dans ſon jardin. Il ceſſa d'y travailler, & la terre ne tarda guere à ſe couvrir d'orties & de chardons.

Vers le milieu du printems, il apperçut, ſur le terrein de ſon frere, quelque choſe de rouge, ſuſpendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étoient des fraiſes

du plus beau pourpre, & d'un goût exquis. Ah! s'écria-t-il, ſi j'en avois auſſi planté dans mon jardin!

Quelque tems après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grapes entre les feuilles d'un épais buiſſon. Il s'approcha : c'étoient des groſeilles appétiſſantes, dont la ſeule vue réjouiſſoit le cœur. Ah! s'écria-t-il encore, ſi j'en avois planté dans mon jardin!

Manges-en, lui dit ſon frere, comme ſi elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le Jardinier, d'en avoir d'auſſi belles. Ne mépriſez plus à l'avenir les avis des perſonnes plus expérimentées que vous.



LES ÉGARDS
ET
LA COMPLAISANCE.

EMILIE, Victoire, Joſephine & Sophie, avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendreſſe d'une mere. Cette ſage inſtitutrice s'appelloit Mademoiſelle Boulon.

Son deſir le plus ardent, étoit que ſes éleves fuſſent bonnes, afin d'être heureuſes; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaiſirs de leur enfance, & qu'elles en jouîſſent ſans trouble & ſans altération.

Une tendre indulgence, & une juſtice rigoureuſe, étoient les principes invariables de ſa conduite, ſoit qu'elle eût à pardonner, ſoit qu'elle eût à récompenſer ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ſes leçons & de ſes exemples.

Les quatre petites filles commencerent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles ſe remontroient doucement leurs fautes, ſe pardonnoient leurs offenſes, partageoient toutes leurs joies, & ne pouvoient vivre l'une ſans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoiſonnent-ils les ſources de leur bonheur, à l'inſtant même où ils en goûtent les charmes ! Et de quel

avantage il eſt pour eux, de vivre toujours ſous un œil éclairé par la tendreſſe & par la prudence !

Mademoiſelle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque tems, de ſes diſciples. Des intérêts de famille l'appelloient en Bourgogne. Elle partit à regret, ſacrifia quelques avantages au deſir de terminer promptement ſes affaires ; & à peine un mois s'étoit écoulé, qu'elle étoit déjà de retour auprès de ſon jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les tranſports de joie les plus vifs. Mais, hélas ! quel changement funeſte elle remarqua bientôt dans ces malheureuſes enfans !

Si l'une demandoit le plus léger

ſervice à une autre, celle-ci la refuſoit avec aigreur; de-là ſuivoient des rebuffades & des querelles. La gaîté naïve qui préſidoit à leurs jeux, & qui aſſaiſonnoit juſqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur & en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix & d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoit que des gronderies éternelles. Joſéphine témoignoit-elle le deſir d'aller jouer dans le jardin? ſes ſœurs trouvoient des raiſons pour reſter dans leur chambre. Enfin, c'étoit aſſez qu'une choſe fît plaiſir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que non contentes de ſe refuſer toute eſpece de complaiſan-

ces, elles cherchoient encore à ſe mortifier par des reproches déſagréables, Mademoiſelle Boulon, qui étoit témoin de cette ſcene, en fut ſi affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, & ſe retira dans ſon appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaiſirs de la concorde & d'un mutuel attachement.

Son eſprit étoit encore occupé de ces affligeantes penſées, lorſque les enfans entrerent chez elle d'un air triſte & grognon, en ſe plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accuſoit les autres d'en être cauſe; & elles preſſerent

à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiſelle Boulon les reçut avec un viſage ſérieux, & leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaiſirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, ſi elle veut, ſon coin dans cet appartement, où elle jouera toute ſeule à ſa fantaiſie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté ; & je vous permets de vous amuſer ainſi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit ſon coin, & commença ſes plaiſirs.

La petite Sophie ſe mit à faire des contes à ſa poupée ; mais la poupée ne ſavoit que répondre : elle n'avoit pas d'hiſtoires à lui faire à ſon tour ; & ſes ſœurs jouoient dans leur particulier.

Joſéphine pouſſoit un volant : mais perſonne n'applaudiſſoit à ſon adreſſe, elle n'avoit perſonne pour le lui renvoyer ; ſes ſœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuſer à ſon jeu favori, *Je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire paſſer de main en main ? Ses ſœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand repas à ſes amies.

Elle devoit envoyer au marché faire des provifions. Mais qui charger de fes ordres ? Ses fœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles effayerent. Chacune auroit cru fe compromettre, en fe rapprochant des autres, & gardoit fiérement fa folitude & fon ennui. Cependant le jour alloit finir. Elles retournerent encore vers Mademoifelle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en fais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous faviez vous-même autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, fi vous le defirez, je

puis le rappeller aiſément à votre ſouvenir.

Oh ! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrierent-elles enſemble ! Et elles étoient attentives à ſaiſir le premier mot qui ſortiroit de ſa bouche.

C'eſt la complaiſance & les égards que ſe doivent des ſœurs. O mes cheres amies ! combien vous vous êtes rendues malheureuſes, & moi auſſi, depuis que vous l'avez oublié !

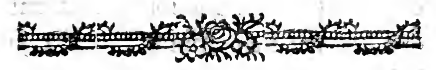
Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ſes ſoupirs ; & des larmes de tendreſſe coulerent le long de ſes joues.

Les petites filles reſtoient étonnées & muettes de confuſion en ſa préſence. Elle leur tendit les bras :

elles s'y jetterent, & lui promirent de s'aimer & de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries & des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractere dans la société, dont elles font les délices & l'ornement.



LE NID
DE FAUVETTE.

MAMAN, maman, s'écrioit un ſoir Symphorien, en ſe précipitant tout eſſoufflé ſur les genoux de ſa mere ! Voyez, voyez, ce que je tiens dans mon chapeau.

Mde. DE BLEVILLE.

Ha, ha ! C'eſt une Fauvette. Où l'as-tu donc trouvée ?

SYMPHORIEN.

J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me ſuis gliſſé tout dou-

cement près du buiſſon, & avant que l'oiſeau s'en doutât, paff! je l'ai ſaiſi par les aîles.

Mde. DE BLEVILLE.

Eſt-ce qu'il étoit ſeul dans ſon nid?

SYMPHORIEN.

Ses enfans y étoient auſſi, maman. Ah! ils ſont ſi petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Mde. DE BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiſeau?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage, que j'accrocherai dans notre chambre.

Mde. DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits ?

SYMPHORIEN.

Oh ! je veux auſſi les prendre ; & je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mde. DE BLEVILLE.

Je ſuis fâchée que tu n'en aies pas le tems.

SYMPHORIEN.

Oh ! ce n'eſt pas loin. Tenez, vous ſavez bien le grand ceriſier ? C'eſt tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mde. DE BLEVILLE.

Ce n'eſt pas cela. C'eſt que l'on va venir te prendre. Les ſoldats ſont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des ſoldats ? Pour me prendre ?

Mde. DE BLEVILLE.

Oui, toi-même. Le Roi vient de faire arrêter ton pere ; & la garde qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour ſe ſaiſir de toi & de ta ſœur, & vous conduire en priſon.

SYMPHORIEN.

Hélas, mon Dieu ! Que veut-on faire de nous ?

Mde. DE BLEVILLE.

Vous ſerez renfermés dans une petite loge, & vous n'aurez plus la liberté d'en ſortir.

SYMPHORIEN.

O le méchant Roi !

Mde. DE BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous ſervira tous les jours à manger & à boire. Vous ſerez ſeulement privés de votre liberté, & du plaiſir de me voir.

(*Symphorien ſe met à pleurer.*)

Mde. DE BLEVILLE.

Eh bien, mon fils, qu'as-tu donc? Eſt-ce un malheur ſi terrible d'être renfermé, quand on a toutes les néceſſités de la vie?

(*Les ſanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mde. DE BLEVILLE.

Le Roi en agit envers ton pere, ta ſœur & toi, comme tu en agis envers l'oiſeau & ſes petits. Ainſi,

tu ne peux l'appeller méchant, ſans prononcer la même choſe de toi-même.

SYMPHORIEN (*en pleurant.*)

Oh ! je vais lâcher la Fauvette.

(*Il ouvre ſon chapeau, & l'oiſeau joyeux ſe ſauve par la fenêtre.*)

Mde. DE BLEVILLE

(*Prenant Symphorien dans ſes bras.*)

Raſſure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton pere n'eſt pas en priſon ; & ni toi, ni ta ſœur, vous ne ſerez renfermés. Je n'ai voulu que te faire ſentir combien tu agiſſois méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête

Autant que tu as été affligé, lorſque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet Oiſeau, lorſque tu lui as ravi ſa liberté. Penſes-tu comme le mari aura ſoupiré après ſa femme, & les enfans après leur mere, combien celle-ci doit gémir d'en être ſéparée? Cela ne t'eſt sûrement pas venu dans l'eſprit, autrement tu n'aurois pas pris l'oiſeau. N'eſt-il pas vrai, mon cher Symphorien?

SYMPHORIEN.

Oui, maman; je n'avois penſé à rien de tout cela.

Mde. DE BLEVILLE.

Eh bien, penſes-y dorénavant, & n'oublie pas que les bêtes inno-

centes ont été créées pour jouir de la liberté, & qu'il feroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée fi courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en fouvenir, une petite piece de vers de ton ami.

SYMPHORIEN.

De l'Ami des Enfans? Oh! récitez-la-moi, je vous en prie.

Mde. DE BLEVILLE.

Tiens, la voici :

JE le tiens, ce nid de Fauvette :
Ils font deux, trois, quatre petits !
Depuis fi long-tems je vous guette,
Pauvres oifeaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous, oh ! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos aîles ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi, n'entends-je pas leur mere,
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur pere,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine,
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venois m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mere
Un méchant venoit me ravir ;
Je le sens bien, dans sa misere,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je serois assez barbare
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous:
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des ſons auſſi doux.

Et moi, dans la ſaiſon prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois ſous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chanſons.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre, l'*Ami des Enfans*, *par M.* BERQUIN; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 12 Février 1783.

BLIN DE SAINMORE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST, Imprimeur du Roi, 1783.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce volume.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

MAI 1783. N°. 5.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Université, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adresser à M. LE PRINCE, *Directeur.*



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13₶ 4 *s* pour Paris, & de 16₶ 4 *s* pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26₶ 8 *s* pour Paris, & 32₶ 8 *s* pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu*, 4 vol. petit format, 4₶ 16 *s* port franc par la poſte.

LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES.

Imité de l'allemand de M. Stéphanie.

PERSONNAGES.

MARCEL.
GENEVIÉVE.
GEORGE, *leur fils.*
THOMAS, *frere de Marcel.*
LE BAILLI.
LE COLONEL.
LE CAPITAINE.
LE FOURRIER.
LE SERGENT.
LE PRÉVOT.
FLUET, *Cadet.*
LA TERREUR, } *ſoldats.*
BRAS-CROISÉS, }

Les deux premiers Actes ſe paſſent dans la chaumiere de Marcel, & le dernier dans la priſon du château.



LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE I.

(Le théatre repréſente l'intérieur d'une chaumiere de payſan. Tout y annonce la plus extrême indigence. Geneviéve eſt aſſiſe, filant au rouet.)

SCENE I.

GENEVIÉVE, MARCEL.

MARCEL (*en entrant.*)

FEMME, voici des ſoldats qui nous viennent.

GENEVIÉVE (*laiſſant tomber ſon fuſeau.*)

Eh, mon Dieu, comment faire ? Nous n'avons plus nous-mêmes de quoi vivre ; & voilà encore des ſoldats à nourrir !

MARCEL.

Nous n'avons rien, ma femme : ainſi rien à donner.

GENEVIÉVE.

Mais voudront-ils nous en croire ? Il y a tant de richards qui ſe font pauvres par avarice ! Les ſoldats le ſavent. Comment vont-ils nous traiter ?

MARCEL.

Lorſqu'ils nous verront, il faudra bien qu'ils croient à notre mi-

ſere. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état, que ceux qui pourroient l'adoucir.

GENEVIÉVE.

Dieu le veuille, mon cher homme ! La douleur & la faim nous ont tant affoiblis ! de mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés.

MARCEL.

Va, les ſoldats ne ſont pas auſſi méchans qu'on ſe le figure. Ils ont plus de conſcience & d'humanité qu'un Bailli, qui frappe ſur le pauvre comme ſur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire ; mais un ſoldat penſe à une autre vie, parce qu'il eſt tous les jours face-à-face de la mort.

SCENE II.

MARCEL, GENEVIÉVE, LA TERREUR, FLUET, (*avec leurs armes & leur bagage.*)

LA TERREUR.

SALUT & ſanté. La bonne mere, je vous amene des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

MARCEL.

Femme, prends le billet.

(*Geneviéve mèt le billet ſur le deſſus de la porte.*)

MARCEL.

Meſſieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, ſi nous avions

quelque chose : mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation ; cette grande chambre, & une autre petite pour faire notre cuisine & pour coucher.

LA TERREUR.

C'en est assez, vieux pere. *(Il pose sur la table son sabre & son havresac.)* Allons, Monsieur le Cadet, mettez-vous à votre aise.

FLUET *(d'un ton pleureur.)*

Hu, hu ! Je suis trempé de la tête aux pieds ; & j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu ! *(Il pose son bagage, en grelottant.)*

LA TERREUR.

Bon ! ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à

chacun de vos cheveux, c'eſt alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

FLUET.

Je n'y tiens plus. Je ſuis Cadet; je n'irai pas ſacrifier ma vie à traverſer des marais à pied, comme un ſoldat. Si nous marchons après-demain, & qu'il faſſe le même tems, je prendrai, pour mon argent, un charriot, & je me ferai voiturer.

LA TERREUR.

Oui bien, on vous laiſſera faire. Croyez-vous être le ſeul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui ſe feroient traîner, ſi cela étoit permis ! Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des

charriots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorſque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter là garde ? Le tour revient ſouvent, quand on eſt en quartier.

FLUET (*pleurant encore en ſe regardant.*)

Hu, hu ! Je n'ai pas un fil ſur moi qui ne ſoit trempé.

LA TERREUR.

Fi donc ! Pleurer ? Un ſoldat doit rire encore, tant qu'il n'a que la moitié de ſa tête à bas.

FLUET.

Toute ma friſure qui eſt défaite ! Hu, hu, hu !

LA TERREUR.

Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

FLUET.

Il fait encore plus froid ici que dans les champs. *(D'un ton dur, à Marcel.)* Allons, vieux coquin, fais du feu.

LA TERREUR.

C'eſt un brave homme, Monſieur le Cadet. Il a plus de ſoin de votre ſanté que vous ne penſez. Si la chaleur vous prenoit tout de ſuite, vous attraperiez un catharre.

FLUET.

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne ſuis pas d'une race ſi dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; & il y a dix-huit mois

que

que nous ſommes nobles de pere en fils. (*A Marcel.*) Feras-tu du feu, maudit payſan ?

LA TERREUR.

Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le Roi va perdre un ſoldat.

MARCEL.

Meſſieurs, ce ſeroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous ; mais je n'ai pas un morceau de bois.

GENEVIÉVE.

Ecoute, mon homme. Notre compere Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce ſervice. Ce jeune Monſieur (*en montrant Fluet*) me

fait peine au cœur. Dieu de bonté! il n'eſt pas encore accoutumé à ſouffrir. Va, mon ami, le compere ne nous refuſera pas.

MARCEL.

Eh bien, oui, j'y vais.

SCENE III.

GENEVIÉVE, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

MAINTENANT, la bonne mere, ſongeons au dîner. Que nous donnerez-vous ?

GENEVIÉVE.

Hélas ! mes bons Meſſieurs, il y

a huit jours que nous ne vivons que de pain & d'eau ; & du pain même (*avec un profond ſoupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaiſe récolte de cette année nous a entiérement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reſte, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le ſait. N'allez pas croire au moins que je vous diſe un menſonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumiere ; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais

aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez-m'en : je ne prendrois pas ſur moi la honte de recevoir des aumônes, ſi j'avois le néceſſaire.

LA TERREUR.

Tranquilliſez-vous, la bonne mere, tranquilliſez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine des gens, lorſqu'ils diſent la vérité.

GENEVIÉVE.

Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! ſoyez les bien-venus. Ah ! Marcel avoit bien raiſon. C'eſt chez les ſoldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres ſe contentent de prêcher.

LA TERREUR.

Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés, qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumieres des payſans, & qui ne s'en trouvent plus enſuite en face de l'ennemi.

GENEVIÉVE.

Oh ! vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en ſuis sûre. Quel bonheur c'eſt encore pour moi de n'avoir que de bons ſoldats à loger, lorſque je ſuis dans la peine !

LA TERREUR.

Allons, Monſieur le Cadet, faites ſauter quelque monnoie de votre bourſe pour avoir de la viande, &

nous en régaler avec ces braves gens, puiſqu'ils n'ont que du pain.

FLUET.

Oui da! Eſt-ce que je ſuis venu ici pour feſtoyer ces miſérables? Je ſuis bien plus à plaindre. Ils ſont nés pour ſouffrir, & non pas moi.

LA TERREUR.

(Bas à Geneviéve.) Voyez-vous? C'eſt un de ces braves dont je vous parlois tout à l'heure. *(A Fluet.)* Croyez-vous donc que ce ſoit leur faute, ſi vous n'avez pas trouvé ici un bon feu?

FLUET.

Et faut-il que je ſouffre, parce qu'ils ſont dans la miſere?

LA TERREUR.

Il falloit faire vos conventions en entrant au ſervice, qu'on vous prépareroit dans tous vos logemens un lit de plume, un bon feu, une robe-de-chambre & des pantoufles.

FLUET.

Laiſſez-là vos ſornettes, ou je m'en plaindrai au Capitaine.

LA TERREUR.

Vraiment, vous le connoiſſez bien, ſi vous croyez qu'on lui porte des plaintes, comme à un Maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en ſoldat. Celui qui veut réuſſir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon cœur.

Qui aura de la compaſſion pour vous, ſi vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils ſont tous ces nobles de deux jours ! Ils laiſſent la pitié dans les ſarrots de toile dont ils ſe dépouillent pour prendre des habits couſus d'or. Ils croiroient ſe dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien-aiſe que je me ſois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois ; je ne m'en ſoucierai guere. Vous pourrez auſſi nettoyer votre fuſil. Je ne ſais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

FLUET (*en rechignant.*)

Ne me l'avez-vous pas promis ?

LA TERREUR.

Je croyois que vous le méritiez. Il y aura auſſi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le tems qu'il fait.

FLUET.

Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR.

Fouillez donc à l'eſcarcelle.

FLUET.

Et combien faut-il?

LA TERREUR.

Un écu. Pas un ſol de moins.

FLUET.

C'eſt bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret.*)

LA TERREUR.

Je le croyois dans vos entrailles, plutôt que dans votre bourſe, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*A Geneviéve.*) Tenez, la bonne mere, ayez-nous de la viande, & quelques légumes. Votre mari ſera du repas.

GENEVIÉVE.

Ah ! vous êtes trop bon. Le jeune Monſieur voudra-t-il auſſi manger avec nous ? S'il vous fréquente pendant quelque tems, il deviendra auſſi un brave homme, j'en réponds.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

VOYEZ-VOUS? Si vous aviez fait les choſes de bonne grace, il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'à moitié prix, on auroit pu encore avoir par-deſſus le marché la bénédiction du Seigneur.

(Il prend les armes de Fluet, & s'occupe à les nettoyer.)

FLUET.

Mais je n'ai pas mon argent pour

les autres, mon-papa entend que je le ménage.

LA TERREUR.

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux?

FLUET.

Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service, & tâche d'avoir toujours bon marché.

LA TERREUR.

Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui, si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET.

FLUET.

On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple, plutôt que des Seigneurs. Il nous conviendroit bien de nous arrêter devant de la canaille, couverte de haillons. Si elle devenoit un jour à son aise, qui trouveroit-on pour nous servir ?

LA TERREUR.

Est-ce que c'est mon devoir, de nettoyer vos armes ?

FLUET.

Puisque je vous paie ? Si vous

ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

LA TERREUR.

Cela n'eſt pas sûr. Penſez-vous qu'un brave ſoldat veuille être, pour quelques ſols, le valet de gens de votre eſpece ? Nous avons de l'honneur dans l'ame, & nous ſavons nous contenter, au beſoin, du pain de munition. Avec cela, on ſe moque des riches & de leur argent. Si j'avois encore le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, & je vous attends à la premiere garde.

FLUET.

Oh! je ne la monterai pas longtems. Mon papa va bientôt m'acheter une enſeigne.

LA TERREUR.

Ce ne ſera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave Colonel, qui ne prend ſes Officiers que parmi les vrais ſoldats, & non parmi des femmelettes comme vous.

FLUET.

Eh bien, j'irai dans un autre.

LA TERREUR.

A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plûtôt auprès de votre maman : ou ſi vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'eſt la choſe la plus néceſſaire dans notre métier.

FLUET.

Moi, je n'ai pas de courage? J'ai appris un an à faire des armes.

LA TERREUR (*branlant la tête.*)

Contre les lievres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conſcience que vous n'avez pas, puiſque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent paſſer un an au ſervice, & puis ſe retirent dans leurs terres, pour raconter leurs proueſſes, quoiqu'ils ſe ſoient toujours tenus cachés derriere le bagage.

SCENE V.

LA TERREUR, FLUET, GENEVIÉVE.

Geneviéve (*à la Terreur.*)

Tenez, mon cher Monſieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés. Je ſuis bien aiſe d'avoir quelque choſe à vous rendre. A qui faut-il le remettre ?

La Terreur.

Gardez-le, ma bonne mere, ce ſera pour boire. Eſt-ce que vous ne prenez pas de vin ?

GENEVIÉVE.

Il y a dix ans que je n'en ai bu ; hélas ! depuis que mon fils eſt parti.

LA TERREUR.

Eh bien, cela vous donnera des forces.

GENEVIÉVE.

Mon fils eſt ſoldat comme vous.

LA TERREUR.

Soldat ? Et dans quel régiment ?

GENEVIÉVE.

Bourbonnois.

LA TERREUR (*avec vivacité.*)

Et comment s'appelle-t-il ?

GENEVIÉVE.

George Marcel. Dieu ſait s'il vit encore. Il y a quatre ans que

nous n'avons reçu de ſes nouvelles.

LA TERREUR.

Tranquilliſez-vous, bonne femme, il eſt encore vivant.

GENEVIÉVE.

Eſt-ce que vous le connoiſſez, mon cher Monſieur ?

LA TERREUR (*embarraſſé.*)

Je ne ſais guere ; mais il doit être plein de vie, puiſqu'il a de ſi honnêtes parens.

GENEVIÉVE.

Ah ! ce n'eſt pas une raiſon. Les braves gens ſont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils eſt le ſeul bien que nous euſſions au monde.

FLUET.

Oui vraiment, un ſoldat vous ſerviroit de beaucoup !

LA TERREUR.

Et qu'en ſavez-vous, pour le dire ? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez, bonne mere, poſez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot au feu. *(bas à Geneviéve.)* Le troiſieme ſoldat que nous attendons eſt un peu dur. Si on le faiſoit attendre, il pourroit nous quereller.

GENEVIÉVE.

Mon cher Monſieur, je ne puis rien faire que mon homme ne ſoit de retour. Je me repoſe ſur vous.

Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuſer.

LA TERREUR.

Oh ! il ne ſe laiſſe pas mener par des paroles. Et puis il eſt caporal : c'eſt mon ſupérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrois.



SCENE VI.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÉVE.

MARCEL (*jettant une charge de bois à terre.*)

ALLONS, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

GENEVIÉVE.

Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un Officier; & il n'eſt pas commode, à ce que dit Monſieur.

MARCEL.

Comment? Un Officier chez-nous?

LA TERREUR.

Quand je dis Officier, il lui faut encore un grade; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, ſans quoi il ſeroit déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

FLUET (*pouſſant Geneviéve.*)

Parbleu, il eſt bien tems! Hâtez-vous donc, vous dis-je.

GENEVIÉVE.

J'y vais, j'y vais.

(Elle eſt prête à ſortir.)

SCENE VII.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÉVE, GEORGE.

GEORGE *(en entrant.)*

ALLONS, allons, vîte à dîner.

MARCEL.

Hélas ! Monſieur, nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE.

A quoi diantre vous amuſez-vous ?

GENEVIÉVE *(bas à la Terreur.)*

Mon cher Monſieur, parlez-lui,

je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL (*à George.*)

Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR (*bas à George.*)

Finis ce badinage, & tire-les de peine. (*Haut à Geneviéve.*) Bonne mere, regardez-le bien.

GEORGE.

Est-ce que vous ne me reconnoissez pas ?

(*Marcel & Geneviéve le considérent attentivement.*)

MARCEL.

Ma femme, ne sens-tu rien dans ton cœur ?

GENEVIÉVE.

GENEVIÉVE

(*Dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George.*)

O mon Dieu ! feroit-ce lui ?

GEORGE.

Oui, c'eſt moi, c'eſt moi, ma mere. Quel plaiſir de vous revoir, mes chers parens !

MARCEL.

Eſt-il poſſible, mon fils ? Oh, ſois le bien-venu mille fois !

GENEVIÉVE (*l'embraſſant.*)

Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laiſſe pas reſpirer.

MARCEL.

Comment as-tu donc fait pour

vivre encore ? Mon cher fils, il y en a tant qui ſont morts ! & toi, tu es échappé.

GEORGE.

On ne m'a pourtant jamais vu en arriere de mon devoir. C'eſt à vos prieres ſans doute que je ſuis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens ? Je ſuis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement peut-être ?

MARCEL.

Peux-tu nous le demander ? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

GENEVIÉVE (*à la Terreur.*)

Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez ?

LA TERREUR.

Et c'eſt bien vrai auſſi.

MARCEL.

Juſte Ciel ! tu t'es avancé ? Comment cela s'eſt-il fait ? Tu ne ſavois pas lire.

GEORGE.

Mon Capitaine me l'a fait apprendre.

MARCEL.

O ma femme, quel honnête homme cela doit être !

GENEVIÉVE.

Qu'on vienne nous dire enſuite

que les gens de guerre ne ſont pas de braves gens.

LA TERREUR.

Il n'en reſtera pas là, je vous en réponds.) *A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village ?

GEORGE.

Camarade, j'étois ſi plein de ma joie, que je ne pouvois parler.

GENEVIÉVE.

Combien reſteras-tu avec nous ?

GEORGE.

Trois jours, ma mere. Nous faiſons halte ici.

MARCEL.

Oh ! c'eſt bon, mon cher fils.

Nous aurons le tems de nous dire bien des choſes.

FLUET.

Au diable ! Perſonne ne veut donc allumer de feu ? Je penſe qu'il en feroit tems, depuis une heure.

GENEVIÉVE.

Dans un moment, Monſieur.

LA TERREUR (*à Geneviéve.*)

Reſtez auprès de votre fils, la bonne mere. Je vais battre le briquet, & faire la cuiſine. (*A Fluet.*) Quand vous ſeriez à demi gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la ſentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maiſon du voiſinage, juſqu'à ce

que la chambre ſoit plus chaude. Sinon, prenez votre parti de vous-même.

GENEVIÉVE.

Oui, je vous en prie, mon cher Monſieur. Notre voiſin, à main droite, a une grande cheminée où l'on peut ſe dégourdir plus à ſon aiſe.

FLUET.

Vraiment oui, j'irai encore m'expoſer à l'air, pour arriver là plus tranſi.

LA TERREUR.

Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, & vous acheveriez de geler. Venez, venez.

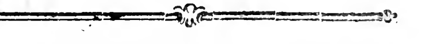
FLUET (*en pleurant.*)

Je crois qu'on l'a fait exprès de

me donner le plus mauvais logement du village.

LA TERREUR.

Oui, pour ceux qui ſont toujours reſtés aſſis dans leur fauteuil, les pieds ſur la cendre. (*Ils ſortent.*)



SCENE VIII.

MARCEL, GENEVIÉVE, GEORGE, LA TERREUR.

GEORGE.

Ce garçon-là s'imagine qu'il en eſt dans le monde comme dans ſa maiſon, où ſa maman ordonnoit aux valets de ſuivre tous ſes caprices.

GENEVIÉVE.

Y a-t-il long-tems qu'il eſt ſoldat?

GEORGE.

Trois ſemaines. C'eſt ſa premiere marche. Mais aſſeyons-nous, mes chers parens. Racontez-moi quelque choſe de notre village. Que fait ma chere Madelaine?

GENEVIÉVE.

Elle a déja quatre enfans.

GEORGE.

Que me dites-vous?

MARCEL.

Tu ignores peut-être qu'elle a épouſé le jardinier Thomas?

GEORGE.

Elle n'a donc pas voulu m'attendre?

GENEVIÉVE.

Il y a dix ans que tu es parti. Elle en a paſſé quatre à te pleurer.

GEORGE.

Mais comment eſt-elle ? Vit-elle au moins heureuſe ?

GENEVIÉVE.

Elle eſt encore plus miſérable que nous ; & ſes enfans ne pourront, de quelques années, gagner leur vie.

GEORGE.

Vous n'êtes donc pas à votre aiſe vous autres ?

GENEVIÉVE.

Hélas ! mon cher fils, nous ne ſavons jamais la veille où nous

prendrons le pain du lendemain.

GEORGE.

Juſte Ciel ! que m'apprenez-vous ? (*Les deux vieillards ſe mettent à pleurer, ſans répondre.*) Parlez donc. Comment cela eſt-il poſſible ?

MARCEL.

Tu as raiſon de t'en étonner. Tu ſais que nous avons toujours été laborieux, & que nous ne faiſions pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne ſavent pas ramaſſer pour l'hiver. Nous nous étions toujours ſi bien conduits, lorſque tu étois encore avec nous, que perſonne n'avoit un ſol de dette à nous demander. Notre Ferme étoit pour-

vue de bétail ; & nous avions toujours quelques deniers en réſerve, pour les beſoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guere à changer après ton départ. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligens. J'étois obligé d'épuiſer mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foibleſſe vint avec l'âge. Dans le tems où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue pour payer nos charges, & nous ſoutenir. Il vint de mauvaiſes années, nous fîmes des dettes ; & depuis cinq ans, nous avons tout fondu.

GENEVIÉVE.

Nous ſommes encore en arriere de trente écus envers le Seigneur. Il nous eſt impoſſible de les payer; & chaque jour nous attendons qu'on nous chaſſe de notre chaumiere, pour nous envoyer mendier notre pain.

MARCEL.

Dieu ſait pourtant ſi c'eſt notre faute. Nous avons sûrement aſſez travaillé toute notre vie, pour avoir du pain dans la vieilleſſe : & nous l'aurions en abondance ſi des méchans n'avoient mis leur plaiſir à nous rendre malheureux.

GEORGE.

Juſte Ciel! devois-je craindre de vous

vous trouver dans une pareille ſituation ? Mais qui ſont les méchans hommes dont vous vous plaignez ?

MARCEL.

Le Bailli ſeul, mon fils. C'eſt lui qui fait toute notre miſere. C'eſt ſur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait ſoldat, nous n'aurions pas ainſi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de ſueurs & de peines.

GEORGE.

Il faut que la terre fourniſſe des hommes au Roi : & ce n'eſt pas la faute du Bailli, ſi le ſort m'eſt tombé.

GENEVIÉVE.

Tu le crois, mon fils? Apprends que c'étoit une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant, de toute notre vie, nous ne lui avons fait de mal.

MARCEL.

C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'étoit encore que simple Clerc du Greffier, & qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien apperçu que sa haine venoit de ce moment.

GENEVIÉVE (*à George.*)

C'étoit au fils aîné d'Antoine, de marcher à ta place. Son pere,

à prix d'or, gagna le Sergent de milice & le Bailli. Il l'a déclaré en mourant ; & on l'a vérifié sur le registre de l'Inspecteur. Le Bailli auroit été démis, si ton pere n'avoit intercédé pour lui. (*à Marcel.*) Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

MARCEL.

Eh ma femme ! qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende ? Notre fils seroit resté soldat, & le Bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice : elle trouve toujours à se

venger. Les chofes fe feroient arrangées de maniere que nous aurions eu tout le tort fur nous, & qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

GENEVIÉVE.

Sa punition ne reftera pas en arriere. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le Ciel ; & nous pouvons mourir tranquilles là-deffus. (*avec un profond foupir.*) Seulement, fi nous n'avions pas de dettes !

SCENE IX.

MARCEL, GENEVIÉVE, GEORGE, LA TERREUR.

LA TERREUR.

BON. Je viens de pourvoir au Cadet. La mere, montrez-moi un peu où je ferai la cuiſine. Vous pourrez après cela reſter auprès de votre fils, j'aurai ſoin de tout.

GENEVIÉVE.

Grand merci, mon cher Monſieur, je vais vous aider.

LA TERREUR.

Non, non, je m'en charge tout ſeul. Vous ne ſauriez pas faire cuire

comme il faut pour des ſoldats.

GENEVIÉVE (*prête à ſortir.*)

Oui, mon fils, voilà ce qui nous eſt arrivé de t'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre eſpérance que l'aumône. Je friſſonne d'y penſer. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie ! (*Elle ſort en pleurant, avec la Terreur.*)



SCENE X.

MARCEL, GEORGE.

GEORGE (*troublé.*)

N'EST-IL pas vrai, mon pere ? Ma mere dit les choſes pires qu'elles

ne ſont, comme font toujours les femmes ?

MARCEL.

Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous eſt pas ſeulement reſté de la derniere récolte de quoi ſemer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au Seigneur, qui veut abſolument être payé, à ce que dit le Bailli ; mais où le prendre ? Notre chaumiere va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton pere.

GEORGE.

Oh ! ſi vous aviez ſeulement de quoi ſubſiſter, je ne m'embarraſſe-

rois guere de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus ſervir, le Roi me nourrira juſqu'à la mort. J'ai donné l'année derniere de mon pain à des payſans que la faim chaſſoit dans la ville ; j'ai penſé mille fois à vous, mais je ne croyois pas que vous fuſſiez auſſi à plaindre. Je me réjouiſſois tant de vous voir ! & aujourd'hui que je vous vois, c'eſt dans la plus affreuſe miſere. Je n'oſe lever les yeux ſur vous.

(*Marcel lui tend les bras, & ils s'embraſſent en pleurant amérement.*)

(*Après une courte pauſe.*)

Si je pouvois encore faire quelque choſe pour vous ſoulager ! Voici tout ce que je poſſede. Je vous le donne avec des larmes, parce que

je n'ai rien de plus à vous donner.

MARCEL.

Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils ! Nous avons là de quoi vivre deux jours !

GEORGE.

Rien que deux jours ! Mais comment le Seigneur peut-il être ſi impitoyable, de vous faire vendre votre chaumiere, & de vous rendre mendians pour trente écus ? Ne pourroit-il pas prendre patience ? Que gagne-t-il à perdre ſes vaſſaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

MARCEL.

Voilà ce qui arrive, lorſque les Seigneurs ne viennent pas ſur leurs

terres. Nous n'avons pas vu Monſieur le Comte depuis que ſon pere eſt mort. Il reſte à la ville, & laiſſe faire au Bailli, qui ne fait que des mendians. Il ſentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir de ſes yeux ſi tout va comme on lui en fait le récit. Les autres Seigneurs du voiſinage vinrent l'année derniere dans leurs châteaux ; ils virent la miſere des payſans & les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne ſe met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne ! Il faut encore prier pour lui, lorſqu'il nous écorche juſques par-deſſus les oreilles. Le dernier terme eſt à demain : tu entendras comme le Bailli ſait crier ; il doit venir aujourd'hui.

GEORGE.

C'eſt bon : je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On aſſure que le Roi doit paſſer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, & que vous lui repréſentiez votre état.

MARCEL.

Moi, dis-tu, parler au Roi ? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je ſerois comme une pierre en ſa préſence.

GEORGE.

Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en ſentinelle près de lui ; il vint des payſans qui vouloient lui parler. Ils

ſe regardoient les uns les autres ; & ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans, leur dit-il avec amitié ? Ils lui donnerent un écrit qu'il ſe mit à lire ; & lorſqu'il l'eut achevé, il les queſtionna de maniere à les mettre à leur aiſe. Ils commencerent auſſi-tôt à jaſer avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'euſſent tout dit. Vous n'avez jamais vu ſon pareil de votre vie. Il y auroit de quoi s'épuiſer à dire ſa louange.

MARCEL.

Que me dis-tu ?

GEORGE.

Croyez-moi. J'aimerois mieux

avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos Sous-Lieutenans.

MARCEL.

Voilà ce qui s'appelle un Roi.

GEORGE.

Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon pere ? Je veux aller prier notre Fourrier qu'il nous dresse un mémoire ; & quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement !

MARCEL.

Et quelle seroit ta pensée, mon fils ?

GEORGE.

Nous verrons demain. Mais j'ai toujours oui dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux Grauds qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

(*Il prend Marcel par la main, & sort avec lui.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

GEORGE *met le couvert*, MARCEL *avance des ſieges*, GENEVIÉVE *eſſuie des aſſiettes de bois*, FLUET, *&* *enſuite* LA TERREUR.

GENEVIÉVE.

Nous n'avons que trois aſſiettes.

GEORGE.

Cela ne fait rien pour manger.

FLUET (*tirant un couteau à gaîne.*)

Mais il faut que j'aie une aſſiette, moi.

GEORGE.

Rien de plus juſte. Vous en aurez une auſſi.

FLUET (*d'un air mécontent.*)

Oui, de bois !

LA TERREUR (*portant un plat de ſoupe.*)

Si vous avez tant ſoit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci ſera gobé, j'ai encore autre choſe à vous ſervir.

(*Il ſort.*)

MARCEL.

Ce bon Monſieur ſe donne bien de la peine.

GEORGE.

Vous ne le connoiſſez pas, mon

pere. Après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

LA TERREUR.

(*Revient avec une terrine pleine de viande & de légumes.*)

Allons, asseyons-nous. (*On s'assied.*) Cela doit être exquis. Eh bien, est-ce qu'on n'ose pas y toucher? Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller & un couteau.*)

MARCEL.

Ah! je suis bien-aise; car nous n'en avions que pour trois.

LA TERREUR (*à Fluet.*)

Eh bien, Monsieur le Cadet,

comment vous trouvez-vous à préſent ? Vous êtes ſervi comme un Prince, au moins.

FLUET (*d'un air dédaigneux.*)

Oh ! oui.

(*Ils mangent.*)

GENEVIÉVE (*à Marcel.*)

Voilà une excellente ſoupe, mon ami.

MARCEL.

Il y a long-tems que nous n'avions rien mangé de ſi bon.

GEORGE.

Tâchez de vous en bien régaler.

LA TERREUR.

Ne vous contraignez pas, Monſieur le Cadet, léchez-vous en les doigts.

FLUET.

Si vous aviez ici des œufs frais !

LA TERREUR.

Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village ; & la ſoupe ſaura bien deſcendre, ſans qu'on vous graiſſe le goſier.

GEORGE.

Il faut vous accoutumer à cette cuiſine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

GENEVIÉVE.

Nous ne ſouhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, ſeulement les dimanches.

GEORGE (*desservant le plat à soupe.*)

Maintenant, paſſons au ragoût.

LA TERREUR (*à Marcel.*)

Vous n'avez pas d'aſſiette, bon pere ?

GENEVIÉVE.

Oh, ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

LA TERREUR.

Tenez, voici la mienne.

MARCEL.

Non, non; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

LA TERREUR.

Oh ! je ſaurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau*

de pain, le retourne, & met la viande dessus.) Voyez-vous ?

GEORGE (*en fait de même.*)

S'il nous falloit attendre des assiettes pour nos repas ! . . .

LA TERREUR (*à Fluet qui le considere avec surprise.*)

Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre, les poings fermés.

GEORGE.

Pourquoi ne mangez-vous pas, mon pere ?

MARCEL.

Ah !

LA TERREUR.

Qu'avez-vous donc à soupirer ?

MARCEL.

C'eſt que ce ſeroit à moi de régaler mon fils ; & je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourriſſe aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR.

Bon ! il n'y faut pas penſer.

GENEVIÉVE.

Lorſque les enfans retournent chez leurs peres , c'eſt pour en recevoir des bienfaits ; & toi , quand tu viens nous retrouver après dix ans , c'eſt pour nous voir à ta charge & à celle de tes amis.

GEORGE.

Ma mere , ne vous faites pas

ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

LA TERREUR.

Attends, camarade, j'y ſais un remede. (*Il prend une taſſe, & boit ; il la remplit de nouveau, & la préſente à Marcel.*) Vous pouvez en boire en sûreté. Allons, bon papa, enſuite vous, la mere, & puis votre fils. Ne penſez plus au chagrin ; ne ſongeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ? Lampez-moi ce nectar. Je ſouhaite que vous le trouviez auſſi bon que moi.

MARCEL.

Ma femme, joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! (*Il boit.*)

GENEVIÉVE.

Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse, des jours plus heureux que les nôtres! (*Elle laisse tomber quelques larmes.*)

LA TERREUR (*lui versant à boire.*)

Que signifie cela de pleurer? Vous allez gâter tout notre régal.

GENEVIÉVE (*après avoir bu, donne la tasse à George.*)

Tiens, mon fils. (*à la Terreur.*) Que Dieu vous paie ce vin! il m'a tout réjoui le cœur.

LA TERREUR.

Bon; j'en suis bien-aise. Mangez encore un morceau, vous le trouverez

trouverez cent fois meilleur après.

(Il verſe à boire à George.)

George (*à la Terreur.*)

Camarade, juſqu'à ma revanche. En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parens.

La Terreur.

Palſambleu, vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi, comme ſi j'avois gagné une bataille.

Marcel.

Vous le méritez bien auſſi. Vous n'avez rien de trop ; & par amitié pour mon fils, vous nous ſervez un ſi bon repas !

GENEVIÉVE.

Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche ; mais nous, c'eſt du fond du cœur, auſſi vrai qu'il y a un Dieu, & que nous ſommes pauvres.

LA TERREUR.

Oh ! je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de ſi merveilleux ? Ah ! ſi je pouvois vous tirer entiérement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en ſoit plus queſtion, je vous prie. *(Il verſe à boire à Fluet.)* Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin ſi bon de toute votre vie.

FLUET *(après avoir bu.)*

Oui, pas mauvais.

LA TERREUR.

Vous en parlez bien froidement, Monſieur le Cadet. Que direz-vous, après cela, de ma caſſerole ? Il m'a ſemblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

FLUET.

Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

LA TERREUR.

J'en étois sûr. Nous verrons, quand ce ſera votre tour, ſi vous ſaurez vous en tirer auſſi bien.

FLUET.

Oui da ! vous penſez que j'irai vous faire la cuiſine ?

LA TERREUR.

Pourquoi non ? Je la fais bien,

moi. Je vous prendrai à mon école.

FLUET.

Eſt-ce que c'eſt du métier d'un ſoldat ?

LA TERREUR.

Comme s'il étoit rien qui n'en fût ! Il faut qu'un ſoldat ſoit tout au monde, Cuiſinier, Tailleur, Médecin, Forgeron ; tout enfin.

(On entend frapper à la porte.)

GENEVIÉVE.

O mon Dieu ! qui eſt-ce donc qui nous arrive encore ?

GEORGE.

Ne craignez rien, ma mere, c'eſt qu'on vient faire la viſite.

SCENE II.

MARCEL, GENEVIÉVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR, un CAPITAINE, un FOURRIER.

LE FOURRIER *(avec des tablettes à la main.)*

COMBIEN êtes-vous ici ?

GEORGE *(en ſe levant.)*

Trois.

(Tout le monde ſe leve.)

LE CAPITAINE.

C'eſt bon. Reſtez aſſis, enfans, reſtez aſſis. Et vous auſſi, bonnes gens, remettez-vous. Point de cé-

rémonies. Je ſuis charmé du calme & de la cordialité qui regnent dans votre maiſon. Avez-vous des plaintes à faire contre vos ſoldats ?

MARCEL.

Oh non ! Monſieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE (*à George.*)

Etes-vous content de vos hôtes ?

GEORGE.

Mon Capitaine, je ſuis chez mon pere : c'eſt à mes camarades de répondre.

LA TERREUR.

Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE (*ſe tournant vers Marcel.*)

Quoi ! c'eſt votre fils ? Vous avez

là un ſi bon ſujet, que vous devez être auſſi un honnête homme.

MARCEL.

Hélas, Monſieur ! c'eſt toute ma richeſſe.

LE CAPITAINE.

N'avez-vous pas de la ſatisfaction de votre fils ?

MARCEL.

Oh ! ſi ſes Supérieurs pouvoient en être auſſi contens !

GENEVIÉVE.

Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre ſigne : & celui qui eſt ſoumis à ſes parens, doit l'être auſſi à ſes Supérieurs.

LE CAPITAINE.

Je puis vous le dire, il eſt aimé de tout le régiment. Ses Officiers l'eſtiment, & ſes camarades donneroient leur vie pour lui. C'eſt la premiere fois qu'il entend ſon éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occaſion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant eſt la plus grande récompenſe des peres ; & la joie des peres eſt pour les enfans l'encouragement le plus fort à perſiſter dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre ſituation n'eſt pas des plus heureuſes ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore

goûté toute la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse.

GEORGE.

Je vous remercie, mon Capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parens. Je me comporterai de maniere qu'ils n'auront jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

LE CAPITAINE.

Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

MARCEL.

Oh Monsieur ! le cœur me fond de plaisir.

GENEVIÉVE.

Je ferois encore bien plus heureuse, si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, Monsieur le Capitaine ?

MARCEL.

Que demandes-tu là, ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? (*En montrant la Terreur au Capitaine.*) C'est Monsieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entiérement ruinés. Et puis Monseigneur le Comte.......

LE CAPITAINE.

C'est un homme sans cœur ; je le connois. Il se livre aux plus af-

ſreuſes débauches dans la capitale ; & il laiſſe ſes vaſſaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de miſere que dans ſes terres. Les gens les plus riches (& c'eſt beaucoup dire) blâment ſon inſenſibilité. Conſolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des reſſources, & l'on vous eſtimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers ſecours. *(Il jette une piece d'or ſur la table.)* Plût à Dieu que j'euſſe tout l'argent qu'il prodigue à ſes vices ; je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paye, & je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez bien cela,

Monſieur le Cadet. C'eſt le plus beau compliment qu'on puiſſe faire à un homme.

GEORGE.

Ah, mon Capitaine, ſi vous ſaviez de quel prix ce préſent eſt pour nous dans le moment ! Non, de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous.

MARCEL.

Il n'eſt que Dieu qui puiſſe vous en payer.

GENEVIÉVE.

Qu'il vous accorde une longue vie ! Quand j'aurois dix enfans, je vous les donnerois tous avec joie.

LE CAPITAINE.

Bonne femme ! vous me rendez bien

bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant eſt d'un prix ineſtimable aux yeux de ſa mere, & vous m'en donneriez dix! Si votre indigne Seigneur pouvoit connoître la volupté de la bienfaiſance, combien il pourroit rendre ſes plaiſirs dignes d'envie! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu; je vous verrai encore avant de partir.

(Il ſort.)

LE FOURRIER *(à Fluet.)*

La garde va bientôt ſe relever. Tenez-vous prêt.

(Il ſort.)

SCENE III.

MARCEL, GENEVIÉVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR.

(Tous demeurent pendant quelque tems pensifs & immobiles, excepté Fluet qui continue de manger.)

LA TERREUR *(se versant à boire.)*

VIVE, vive notre Capitaine!

GEORGE.

Oh oui, qu'il vive! C'est lui qui nous sauve de la mort.

MARCEL

(*Joignant les mains, & les laissant tomber de surprise.*)

Il ne m'avoit jamais vu, & il me donne la premiere fois une piece d'or ! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables ?

GENEVIÉVE.

On diroit d'un Prince. (*Elle regarde la piece d'or qui est sur la table.*) Combien cela peut-il valoir, mon ami ? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent !

MARCEL (*en le serrant dans ses mains.*)

Bon Dieu ! aurois-je pu croire que je me serois jamais vu tant de

bien dans une ſeule piece ? T'y connois-tu, mon fils ?

GEORGE.

Non ; elle eſt trop grande pour que j'en ſache la valeur.

LA TERREUR.

Elle doit valoir plus d'un louis ; mais je ne ſais pas au juſte.

FLUET (*au premier coup-d'œil qu'il y jette.*)

C'eſt un louis double. Le peuple ne connoit pas cela.

LA TERREUR.

Nous ne ſommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc ſeize écus ?

GENEVIÉVE.

Seize écus ! O mon cher homme !

la moitié de notre dette ! Pourvu que le Bailli s'en contente en attendant !

MARCEL.

J'eſpere qu'avec cet à-compte, il nous donnera du repit.

GENEVIÉVE.

Crois-tu? O mon Dieu ! je ſerois bien contente de ne manger que du pain juſqu'à la moiſſon, ſi nous pouvions garder notre cabane.

GEORGE.

Ne vous embarraſſez pas, ma mere, j'y pourvoirai.

MARCEL.

Nous craignions tant un logement de ſoldats ! & ce ſont des

ſoldats qui ſont nos Anges ! Que Dieu ſoit loué pour ce repas, & pour les ſecours qu'il nous a envoyés !

(Tous ſe levent.)

FLUET.

Il faut que j'aille à la garde maintenant.

LA TERREUR.

Tenez, voilà vos armes. *(Il lui décroche ſa giberne, & le charge de ſon bagage.) (Fluet ſort.)* A préſent je vais remettre les choſes comme je les ai trouvées. *(Il veut deſſervir la table.)*

GENEVIÉVE. *(lui retenant le bras.)*

Oui, ce ſeroit bien à moi de vous laiſſer faire. Repoſez-vous ;

je vais tout arranger. N'eſt-ce pas aſſez que vous ayez fait la cuiſine ?

LA TERREUR.

Non, non, c'eſt encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

MARCEL (*à la Terreur.*)

Mon cher Monſieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure, à préſent que j'ai de l'or dans ma poche.

LA TERREUR.

Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laiſſer dans une bouteille. (*en frappant ſur ſon ventre.*) Ceci eſt notre meilleur

buffet. Il faut ſuivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

(*George pouſſe la table. La Terreur leve la nappe , & emporte les plats & les aſſiettes dans l'autre chambre.*)

GENEVIÉVE.

Je ne ſuis plus étonnée que les femmes aiment tant les ſoldats. Il n'y a point de meilleurs maris ; ils font toute la beſogne. Il faut que je le ſuive , autrement il ſe mettroit à laver les aſſiettes. (*Prête à ſortir , elle ſe retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah ! voici notre frere ; voyons s'il reconnoîtra ſon neveu.

SCENE IV.

MARCEL, GENEVIÉVE, GEORGE, THOMAS.

GENEVIÉVE (*à Thomas.*)

TIENS, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un ſimple ſoldat, au moins. (*A George.*) Et toi le reconnois-tu ? C'eſt ton oncle Thomas.

GEORGE (*s'avançant vers lui.*)

Que je vous embraſſe, mon cher oncle !

THOMAS (*étonné.*)

Moi, ton oncle? Mais.... mais....

mais oui, c'eſt lui-même. Eh ! ſois le bien-venu, mon neveu. (*Il l'embraſſe.*) On n'a pas beſoin de demander comment tu te portes.

GEORGE.

Je ſouhaite que vous vous portiez auſſi bien que moi.

GENEVIÉVE.

Et ſi tu ſavois tout ce qu'en dit ſon Capitaine ! Pourquoi ne puis-je reſter ici pour te conter tout cela ! Mais il faut que j'aille de l'autre côté ; car notre cuiſinier m'arrangeroit toute la maiſon.

SCENE V.

MARCEL, THOMAS, GEORGE.

THOMAS.

MON cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un tems plus malheureux. Nous ſommes auſſi pauvres que ſi le pays avoit été mis au pillage.

MARCEL.

Et notre méchant Bailli qui acheve encore de nous ſucer le peu de ſang qui nous reſte !

GEORGE.

Il n'a plus de mal à vous faire.

Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette ; & il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

MARCEL (*montrant le double louis à Thomas.*)

Tiens, mon frere, vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS (*à Marcel.*)

Que dis-tu ? (*à George.*) Est-ce de tes épargnes, ou de quelque butin ?

GEORGE.

De l'un ni de l'autre. Mon Capitaine en a fait présent à mon pere.

MARCEL.

C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le Capitaine ne

ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

THOMAS.

Je m'en réjouis d'autant plus; car, pour épargner, on doit se refuser bien des choses : & pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, Messieurs les Soldats, c'est toujours de vilain argent, qui ne doit jamais profiter.

GEORGE.

J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage, n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur tems en prison, pour avoir fait la débauche:

au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte ſur mon compte.

THOMAS.

Je le crois, mon ami. Ta famille eſt pleine d'honnêtes gens; tu ne voudrois pas être tout ſeul un vaurien. Si nous ſommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richeſſes.

MARCEL.

Auſſi ne demanderois-je plus rien au Seigneur, ſi le Bailli.....

THOMAS.

Doucement. Le voici qui vient.

SCENE VI.

MARCEL, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Eh bien, Marcel, c'eſt demain le dernier jour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane eſt vendue. J'ai déja trouvé des acheteurs.

MARCEL.

Mon cher Monſieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, ſi le Capitaine de mon fils n'étoit venu à mon ſecours. Ayez la bonté d'attendre pour le reſte juſqu'à la

moiſſon. Si nous avons une bonne récolte, vous ſavez que je ne ſerai pas content que je n'aie ſatisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'eſt pas pour moi, que ce ſoit en conſidération de mon fils. Il ſert ſon Prince, & il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une ſeule pierre de l'héritage de ſon pere, lorſqu'il ne ſera plus ſoldat ? Conſidérez que cela crie vengeance au Ciel de prendre les pauvres gens par la miſere, pour achever leur ruine.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas la faute de Monſeigneur, ſi vous êtes miſérables.

MARCEL.

Il eſt vrai ; mais eſt-ce la nôtre? Eſt-ce pour avoir été pareſſeux ou débauchés ? Qui peut ſe défendre de la rigueur du tems ? Mille autres ne ſont-ils pas comme nous ? S'il y avoit de ma négligence, je n'oſerois dire un ſeul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du Ciel. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié ?

LE BAILLI.

Bon, voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, & plus vous demandez. M. le Comte ne vous a-t-il pas accordé toute une année ? Ne vous a-t-il pas généreuſement prêté les ſemailles ? Vous n'auriez

pu mettre un grain dans la terre ſans lui : & maintenant il eſt impitoyable de vous demander ſes avances ! Eſt-il obligé de vous faire des préſens ?

MARCEL.

Ce n'eſt pas ce que nous demandons. Qu'il ait ſeulement la bonté d'attendre que nous puiſſions le payer. Recevez toujours ceci à compte, & parlez pour nous à ſon cœur. Vous attirerez ſur lui & ſur vous les récompenſes d'un Dieu de miſéricorde.

LE BAILLI.

Oui, je n'ai qu'à lui repréſenter de ſe laiſſer encore conduire par le nez une autre année. C'eſt de quoi

je ne m'aviſerai point. Il faut que j'aie toute ma ſomme, ou je vous fais déguerpir.

GEORGE.

Un peu de commiſération, Monſieur le Bailli, je vous en conjure. Penſez que d'une ſeule parole vous pouvez faire le bonheur de mon pere, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reſte impuni dans ce monde, ce n'eſt pas une petite choſe de réduire un honnête homme à la mendicité.

LE BAILLI.

Occupez-vous de votre mouſquet, & non pas de ce que j'ai à faire.

GEORGE.

Mon mouſquet appartient au

Roi, & j'en aurai ſoin ſans votre leçon. Quand le Roi ſeroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlaſſe pour mes parens; & cependant de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

LE BAILLI.

M. le Soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais ſouvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un Bailli de terre conquiſe.

GEORGE.

Je n'ai jamais parlé à aucun, comme je vous parlerois, connoiſſant votre naturel, ſi je vous trouvois en pays ennemi.

LE BAILLI.

Vous n'aurez pas cette ſatisfaction.

THOMAS.

Monfieur le Bailli, excufez la brufquerie d'un foldat.

LE BAILLI.

Je faurai lui répondre. Taifez-vous feulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même fur mes papiers.

GEORGE.

Je le crois. Tous les honnêtes gens font dans le même cas auprès de vous.



SCENE VII.

MARCEL, GENEVIÉVE, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

QU'ENTENDEZ-VOUS par-là ?

MARCEL.

Je vous en prie au nom de Dieu, M. le Bailli.

GENEVIÉVE.

Prenez en attendant tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre ſang pour vous payer la ſomme entiere.

LE BAILLI.

Je le crois bien, si vous aimez votre cabane ; car dès demain vous pourrez aller voyager.

GENEVIÉVE.

Non, vous n'aurez point cette barbarie. Epargnez notre misere, je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI.

Toutes vos prieres sont inutiles.

GENEVIÉVE.

N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines ? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie : & sur nos vieux jours vous nous rendez mendians !

MARCEL.

Nous ne ſommes pas loin de la moiſſon ; & ma cabane ne dépérira pas juſqu'à ce tems-là.

LE BAILLI.

Qu'en ſavez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

MARCEL.

Mais j'aurois toujours payé la moitié.

LE BAILLI.

Il n'eſt pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de Monſeigneur.

GEORGE.

Monſeigneur ne vous a pas ordonné

donné de ruiner, pour quinze miférables écus, une famille de fes vaffaux. Il vous paie pour faire profpérer fes affaires ; & en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chaffez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorfque la terre ne porte pas de fruits, le Seigneur ne peut exiger aucune redevance ; & il eft de fon devoir, au contraire, de foutenir fes pauvres payfans. Faites-y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les chofes. Rempliffez, pour la premiere fois, votre devoir, & parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'eft qu'une maniere de préfenter notre fituation ; &

Monſeigneur donnera ſon conſentement à tout ce que vous ferez d'après votre conſcience.

LE BAILLI.

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conſeils; je vous en préviens.

GEORGE.

Et vous, ne ſoyez pas ſi groſſier envers moi, je vous en avertis.

LE BAILLI.

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je ſaurai bien vous apprendre à vivre.

GEORGE.

C'eſt vous qui en avez beſoin, non pas moi.

LE BAILLI.

Où prenez-vous la hardieſſe de me parler de la ſorte ?

LA TERREUR (*qui eſt rentré dans le cours de la ſcene.*)

Mettez-vous à ſa place ; faut-il qu'il reſte muet devant vous ? Il eſt ſoldat. Un ſoldat ſait toujours ce qu'il doit dire, & mille fois mieux qu'un Bailli. Vous oſez, à ſa barbe, vilipender ſon pere, & vous voulez qu'il ſoit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de ſouffle ? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner ſa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe ? On ſait qu'un Bailli ne demande qu'à faire vendre pour ga-

gner ſes frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur ; vous avez fait la ſourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

LE BAILLI.

C'en eſt trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non ? Je vous le demande pour la derniere fois.

MARCEL.

Je vous ai déja dit que je ne le pouvois pas en entier.

GENEVIÉVE.

Nous vous avons offert tout ce que nous poſſédons.

LE BAILLI.

Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut ſortir.*)

GEORGE (*le retenant.*)

Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au Roi. Je lui parlerai de la ſituation de mon pere, & de votre dureté. Il a ſes droits ſur les vaſſaux avant le Seigneur ; & il ne permettra pas qu'ils ſoient maltraités injuſtement.

LE BAILLI.

Le Roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre pere doit à Monſeigneur ; & Monſeigneur veut être payé.

GEORGE.

Que dites-vous ? Le Roi n'eſt-il pas le Maître ? & Monſeigneur n'eſt-il pas ſon ſujet ? Sachez que

mon pere vaut mieux que lui à ſes yeux. Il travaille, & votre Comte ne fait rien. Le Roi ne peut ſouffrir les gens oiſifs, parce qu'il ſait s'occuper lui-même. Il ſaura mettre un frein aux méchans.

LE BAILLI.

C'eſt ce que nous verrons : mais, en attendant, je fais vendre la cabane & la terre. Vous me connoiſſez bien pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le Roi va s'amuſer à écouter un homme comme vous.

GEORGE.

Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; & ſi nous étions tous deux en ſa préſence, je ſuis sûr qu'il m'entendroit le premier.

LE BAILLI.

Il vous ſied vraiment de me comparer à un drôle de votre eſpece !

GEORGE *(lui donnant un ſoufflet.)*

Vous avez dit cela à un ſoldat, & non à un payſan. Sors d'ici, vieux ſcélerat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini. *(Il le pouſſe avec violence hors de la cabane.)*

LE BAILLI *(en ſortant.)*

O mille vengeances !

SCENE VIII.

MARCEL, GENEVIÉVE, THOMAS, GEORGE, LA TERREUR.

GENEVIÉVE.

MON fils, mon cher fils, qu'as-tu fait ?

MARCEL.

Nous ſommes perdus.

GEORGE.

Ne vous inquiétez pas ; vos affaires n'en ſont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un ſiecle, avec des ruiſſeaux de larmes, il n'auroit pas démordu de

ſon opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'eſt la premiere fois que j'ai frappé un homme ; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un ſoldat, ſi je l'avois ſouffert ?

LA TERREUR.

Si tu ne lui avois pas donné ce ſoufflet, tu en allois recevoir un de moi.

MARCEL.

Qui ſait ce qu'il va nous en coûter ?

GEORGE.

Quoi ! pour m'être vengé d'une inſulte ?

GENEVIÉVE.

Sûrement, mon fils, avec tout cela, c'eſt un Bailli.

LA TERREUR.

Bah ! ce n'eſt pas le premier Bailli ſouffleté par des ſoldats. Je crois que c'eſt un effet de ſympathie, qu'un ſoldat ne peut voir un fripon, ſans lui donner ſur les oreilles.

GENEVIÉVE.

Je ne puis croire qu'il ſe fût laiſſé à la fin attendrir.

GEORGE.

Non, ma mere, jamais.

GENEVIÉVE (*à Marcel.*)

Qu'en penſes-tu, mon ami ? Ne faudroit-il pas le ſuivre ?

GEORGE.

Ce ſeroit inutile, j'en ſuis ſûr.

Vous allez vous exposer encore à des duretés.

MARCEL.

Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

GEORGE.

Restez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas & vos paroles.

GENEVIÉVE.

Non, mon fils, laisse-nous aller. Cela ne gâtera rien.

GEORGE.

Eh bien, faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contens, j'irois baiser ses pieds; mais vous

allez voir combien je voudrois m'être trompé !

MARCEL.

Viens, ma femme, eſſayons ce dernier moyen. S'il ne réuſſit pas, que la volonté de Dieu s'accompliſſe !

GENEVIÉVE.

Puiſque Dieu nous laiſſe la vie, il ne nous laiſſera pas mourir de faim. (*Elle ſort avec Marcel.*)

LA TERREUR.

Ta mere eſt une femme qui a ſes conſolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté, ce qu'il y a à faire avec nos camarades.

(*Il ſort.*)

SCENE

SCENE IX.

THOMAS, GEORGE.

George.

O Dieu ! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine ? Si je pouvois, au prix de mon ſang, les ſecourir !

Thomas.

C'eſt de l'argent qu'il leur faudroit, & tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la ſemaine derniere ; mais ils n'en ont pas voulu, & ils ont bien fait. C'eſt une choſe affreuſe de tremper ſes

mains dans le ſang de ſon ſemblable !

GEORGE.

Et comment donc, mon oncle ?

THOMAS.

Ils trouverent un déſerteur couché ſur ſon ventre dans un foſſé. Ils firent ſemblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au Bailli.

GEORGE.

Que dites-vous ?

THOMAS.

Le forgeron du village ne fut pas ſi ſcrupuleux ; & il gagna la récompenſe.

GEORGE (*avec un mouvement de joie.*)

O mon oncle ! je puis ſauver mon

pere ; mais il me faut votre ſecours. Puis-je compter ſur vous ?

THOMAS.

En tout, mon ami. Que faut-il faire ?

GEORGE.

Agir, & garder un ſecret. Me le promettez-vous ?

THOMAS.

Cela n'eſt pas difficile.

GEORGE.

Mais ſavez - vous tenir votre parole ?

THOMAS.

Comme tu me parles !

GEORGE.

Quelque choſe qui puiſſe en arriver ?

THOMAS.

Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

GEORGE.

Perſonne n'aura à s'en plaindre.

THOMAS.

Eh bien, tu n'as qu'à parler.

GEORGE.

Ecoutez-moi donc. . . . Mais ſi vous alliez me trahir ?

THOMAS.

Il faut que ce ſoit une choſe bien extraordinaire.

GEORGE.

Cela peut être ; mais il n'y a rien de mal pour vous.

THOMAS.

Qu'eſt-ce donc enfin ?

GEORGE.

Je déſerte ce ſoir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; & je paie la dette de mon pere.

THOMAS.

Et il n'y a pas de mal, me diſois-tu ? Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet, moi ton oncle!

GEORGE.

Que parlez-vous de gibet ? Un ſoldat n'eſt jamais puni de mort, la premiere fois qu'il déſerte, à moins qu'il n'ait quitté ſon poſte, ou fait un complot.

THOMAS.

Oui, mais il paſſe par les verges, jusqu'à reſter ſur la place.

GEORGE.

Je n'ai pas à le craindre. Je ſuis aimé dans le Régiment : mes camarades ſauront me ménager.

THOMAS.

Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le Roi ?

GEORGE (*en pleurant.*)

Le Roi ? Ah ! il ne ſauroit m'en vouloir. S'il connoiſſoit ma ſituation, il viendroit me porter l'argent lui-même.

THOMAS.

Mais ſi ton pere le ſavoit ! ...

GEORGE.

D'où le sauroit-il, si nous gardons notre secret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si souvent hazardé ma vie pour le Roi ; je puis bien la hazarder pour mon pere qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frere, & que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

THOMAS.

C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne sais quel parti prendre.

GEORGE.

Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser ? Je déserterai toujours dans mon désespoir, & mon pere n'y gagnera

rien. Ne me refuſez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

THOMAS.

Tu me tiens le couteau ſur la gorge, comme un aſſaſſin. (*Il reſte en ſuſpens.*)

GEORGE.

Décidez-vous tout de ſuite, le tems preſſe.

THOMAS.

Mais ſi tu me trompois! ſi tu allois mourir!

GEORGE.

Il n'y a pas à le craindre. Je ſais ſouffrir. A chaque coup, je penſerai à mon pere, & je ſupporterai la douleur.

THOMAS.

Eh bien, je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement.....

GEORGE.

Que voulez-vous qu'il en arrive? Embraſſons-nous, & gardez-moi le ſecret. On ſera l'appel ce ſoir à ſix heures. Si je ne m'y trouve pas, je ſerai tenu pour déſerteur. Vous me conduirez alors au Colonel, & vous direz que vous m'avez ſurpris fuyant dans la forêt.

THOMAS.

C'eſt la premiere tromperie que j'aurai faite de ma vie.

GEORGE.

Ne vous la reprochez pas, mon oncle; elle nous vaudra à tous deux

des bénédictions. Embrassons-nous encore, & allons rejoindre mon pere. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens? (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

(La ſcene ſe paſſe dans la priſon du château.)



SCENE I.

BRASCROISÉS, *ſoldat*, & le PRÉVOT *du régiment.*

(On entend dans le lointain un bruit de muſique militaire.)

BRASCROISÉS (*ſe reveillant.*)

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me ſuis fait mettre au cachot pour dormir à mon aiſe ;

& voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'eſt-ce pas une exécution ?

LE PRÉVÔT.

Tu ne ſais donc pas le malheur du pauvre George ?

BRASCROISÉS.

De George, dis-tu ? Cela n'eſt pas poſſible.

LE PRÉVÔT.

Cela n'eſt pourtant que trop vrai. Il a déſerté hier au ſoir.

BRASCROISÉS.

Lui ? le plus brave ſoldat de la Compagnie. Il y a long-tems que je ne fais que paſſer & repaſſer le guichet, je ne l'ai jamais vu une ſeule fois en priſon.

LE PRÉVÔT.

LE PRÉVÔT.

Il n'eſt perſonne qui ne ſoit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapporté au Colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en eſt reſté confondu. Les Grenadiers ſont allés demander ſa grace au Conſeil de guerre; mais il l'a refuſée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine; & il en ſera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à préſent.

(*On frappe à la porte.*)

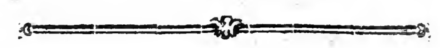
LE PRÉVÔT.

Qui eſt là?

LA TERREUR (*du dehors.*)

Ami! la Terreur!

(Le Prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en ſanglottant.)



SCENE II.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR.

LA TERREUR.

O Bonté divine ! mon pauvre George !

LE PRÉVÔT.

Eh bien ! comment ſe trouve-t-il ?

LA TERREUR.

Il a ſupporté ſes ſouffrances en héros. Il ne lui eſt pas échappé un ſeul cri, une ſeule plainte. Ah ! ſi j'avois pu lui ſauver la moitié

du ſupplice ! ſur ma vie, je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

SCENE III.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, un SERGENT, *qui le conduit.*

GEORGE

(*Sur le ſeuil de la porte, levant les yeux & les mains vers le ciel.*)

DIEU ſoit loué ! Tout eſt fini, & mon pere eſt ſauvé.

LE SERGENT (*à part, dans la ſurpriſe où le jettent ces paroles.*)

Que veut-il dire par-là ?

LA TERREUR.

(*Se précipitant au cou de George, & le baignant de ses larmes.*)

O mon ami ! que je te plains !

GEORGE.

Ne pleure pas, camarade ; je suis plus heureux que tu ne penses.

LE SERGENT.

Voulez-vous un Chirurgien ?

GEORGE.

Non, mon Sergent, cela n'est pas nécessaire.

LE SERGENT (*à part, en branlant la tête.*)

Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon Capitaine. (*Il sort.*)

LA TERREUR (*préſentant à George un verre d'eau-de-vie.*)

Tiens, camarade, voilà pour te reſtaurer.

GEORGE (*en lui ſerrant la main.*)

Je te remercie. (*Il boit.*)

LA TERREUR.

Mais, dis-moi donc, quelle folie t'a paſſé par la tête ?

GEORGE.

J'ai du regret de te le cacher ; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon ſecret meure dans mon cœur.

SCENE IV.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS.

THOMAS (*à George.*)

TE voilà bien ſatisfait, n'eſt-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre ? George, c'eſt indigne à toi.

LA TERREUR.

Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a beſoin de repos. Un homme n'eſt pas toujours le même !

THOMAS.

Je ne le ſais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

GEORGE.

Mon oncle, moderez-vous, je vous prie. (*bas*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

THOMAS.

Oh ! il n'en faut plus parler. Tout eſt perdu.

GEORGE (*étonné.*)

Comment donc ? (*aux ſoldats*) Eloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

THOMAS.

Ton pere ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, & en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu

le forcer de le prendre, il l'a rejetté avec horreur, en s'écriant : Que Dieu m'en préſerve ! A chaque denier je vois pendre une goutte du ſang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je faſſe ? Je ſuis furieux contre toi. Tout le village va me déteſter, on croira que c'eſt le démon de l'avarice qui me poſſéde. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

GEORGE.

Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera : le plus difficile eſt paſſé. Faites ſeulement que mon pere vienne me voir.

THOMAS.

Comment veux-tu que je l'a-

borde à préſent ? Mais quoi ! le voici qui vient avec ta mere.

SCENE V.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS, MARCEL, GENEVIÉVE.

GENEVIÉVE (*aux ſoldats.*)

Ou eſt-il, Meſſieurs, je veux voir mon fils.

LA TERREUR.

Paſſez, bonne mere, paſſez.

GENEVIÉVE (*courant à George.*)

O mon cher fils, qu'as-tu fait ?

Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

MARCEL (*d'un air ſévere.*)

Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faiſois la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je ſuis venu te voir pour la derniere fois.

GEORGE.

Mon pere, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai ſubi ma peine.

MARCEL.

Tu l'as ſubie pour ta trahiſon envers ton Roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieilleſſe. Après ſoixante années de probité, je

croyois mourir dans l'honneur ; & c'eſt toi qui me couvre d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre : je te renonce pour mon fils.

GEORGE.

Mon pere, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en eſt témoin. Je ne ſuis pas indigne de vous.

THOMAS (*à part.*)

Quel martyre de ne pouvoir parler !

(*Marcel s'éloigne.*)

GEORGE (*le ſuivant.*)

Mon pere, vous me quittez ſans que je vous embraſſe. Oh, reſtez encore un moment ! (*à Geneviéve.*)

Et vous, ma mere, ferez-vous auffi dure envers moi?

GENEVIÉVE.

O mon fils! que puis-je faire?

MARCEL.

Ne le nomme pas ton fils, il ne l'eft plus.

GENEVIÉVE.

Mon homme, pardonnez-lui; c'eft toujours notre enfant.

THOMAS.

Oui, mon frere, laiffe-toi toucher par fon défefpoir.

MARCEL.

Tais-toi, tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends, à prix d'or, le fang de ta famille. Ne me nomme

pas plus ton frere, que lui ſon pere. Je ne vous ſuis plus rien.

GENEVIÉVE

(Qui, pendant cet intervalle, s'eſt entretenue avec George.)

Mon homme, il me fait de bonnes promeſſes ; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant eſt la ſeule choſe qui me reſte ; & je ne pourrois pas l'aimer ! je ne pourrois plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

MARCEL.

Tais-toi femme, & ſuis-moi. *(Il veut ſortir.)*

LA TERREUR *(le retenant.)*

Bon homme, c'en eſt aſſez. Vous avez bien fait de décharger votre

colere : mais puiſque le Roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas auſſi ? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui reſterois attaché, s'il ne le méritoit pas ?

LE PRÉVÔT.

Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainſi leurs enfans en reſpect, je n'aurois pas tant de beſogne. Mais ſouffrez que je vous prie auſſi pour votre fils.

GENEVIÉVE.

Vois-tu, mon ami ? Comme ces Meſſieurs diſent, ils ne lui reſteroient pas attachés, s'il ne le méritoit pas ; ne ſois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers.

(Geneviéve & la Terreur prennent Marcel par la main , & veulent l'entraîner vers ſon fils.)



SCENE VI.

LE PRÉVOT , BRASCROISÉS , LA TERREUR , GEORGE , MARCEL, GENEVIÉVE, THOMAS , LE CAPITAINE , LE SERGENT , FLUET.

MARCEL.

ATTENDEZ, je veux d'abord parler à ſon Capitaine. (*Au Capitaine.*) Ah , Monſieur ! N'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de

fils ? Il me porte ſous terre par ce coup-là.

LE CAPITAINE.

Il avoit mérité ce que je lui diſois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges euſſent produit un ſi mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque choſe qu'il en ſoit. Tu as ſubi ta peine, & il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

GEORGE.

Mon Capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

LE CAPITAINE.

A condition que tu me diſes la vérité. Car, que tu aies déſerté par la crainte des ſuites de ton affaire avec le Bailli, ni moi, ni perſonne nous ne pourrons le croire.

GEORGE.

Il n'y a pourtant pas d'autre raiſon, mon Capitaine. Vous ſavez que je n'ai jamais eu de querelle ; & la moindre faute paroît toujours énorme, lorſqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois ſi troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la ſituation déplorable de mon pere achevoit d'égarer mes eſprits.

LE CAPITAINE.

Que ſignifioient donc ces paroles :

Dieu ſoit loué ; tout eſt fini, & mon pere eſt ſauvé.

(*George paroît ſaiſi d'étonnement, ainſi que Marcel & Geneviéve.*)

MARCEL.

Eſt-ce qu'il diſoit cela ? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné ſa tête.

GEORGE (*en ſoupirant.*)

Je ne me ſouviens pas de l'avoir dit.

LE SERGENT.

Moi, je me ſouviens de vous l'avoir entendu dire, en entrant ici.

GEORGE.

Cela peut m'être échappé dans la douleur, ſans ſavoir ce que je penſois.

LE CAPITAINE.

Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

GEORGE (*dans un plus grand embarras.*)

Je ne sais que vous dire.

LE CAPITAINE (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*)

George, ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, & tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai ? c'est pour ton pere. . . .

GEORGE (*avec vivacité.*)

Que dites-vous, Monsieur, Ah ! gardez-vous de croire. . . .

LE CAPITAINE.

Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiéte de ton ſort. Je ne veux pas en ſavoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne ſais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

THOMAS.

Il faut que je la diſe, moi.

GEORGE (*l'interrompant.*)

Mon oncle, qu'allez-vous faire? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux?

THOMAS (*au Capitaine.*)

Je puis vous expliquer la choſe; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

LE CAPITAINE.

Je t'en donne ma promeſſe ; tu n'as rien à craindre.

THOMAS.

Eh bien ! c'eſt à cauſe de ſes parens qu'il a déſerté. Il a ſu m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer, & recevoir vingt-quatre écus, pour que ſon pere les employât à payer ſes dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent, ni de ſon fils. Débarraſſez-moi, Monſieur, de cet argent, que je ne puis garder, & tâchez que mon frere profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La choſe s'eſt paſſée comme je la raconte.

(*Tout le monde paroît frappé de ſurpriſe.*)

LE CAPITAINE.

Eh bien ! George !

GEORGE (*verſant un torrent de larmes.*)

Vous ſavez tout, mon Capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le ſalut de mon pere qui pût me faire réſoudre à paſſer pour un mauvais ſujet. J'ai mépriſé la douleur, parce que j'eſpérois le ſauver. Mais à préſent que tout eſt découvert, & que mon eſpérance eſt perdue, je ſouffre bien plus cruellement.

MARCEL (*ſe jettant au cou de George.*)

Quoi, mon fils ! voilà ce que tu faiſois pour moi ?

Geneviéve (*ſe précipitant dans ſes bras.*)

Oui, nous pouvons maintenant l'embraſſer ; nous pouvons le preſſer ſur notre ſein. Mon cœur me le diſoit bien, qu'il étoit innocent.

Le Capitaine (*lui prenant la main.*)

O mon ami ! quelle tendreſſe & quelle fermeté ! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton pere t'a emporté trop loin. C'eſt toujours un artifice blâmable.

Marcel.

Sûrement, sûrement. Dieu me préſerve d'en toucher ſeulement un denier.

GEORGE (*à Thomas.*)

Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

THOMAS.

Oui, voilà : c'eſt moi qui ſuis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le Capitaine*) Monſieur ne ſera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis....

LE CAPITAINE.

(*A Thomas.*) Donne l'argent à ton frere. (*A Marcel.*) Prends-le, mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai ſoin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des regles communes.

MARCEL.

MARCEL.

Moi, Monſieur ? Je ne le prendrai jamais.

LE CAPITAINE.

Je le veux ; il le faut. (*On entend des cris au-dehors.*) Mais qu'eſt-ce donc ?

FLUET.

J'entends crier : Le Roi ! le Roi !

LE CAPITAINE.

Il vient ! Dieu ſoit béni ! réjouiſſez-vous. Je vais, s'il eſt poſſible, faire parvenir l'aventure à ſon oreille. (*A George.*) Tu as manqué à ton devoir comme ſoldat ; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en ſoit pas touché. Il le ſera certainement. Je ſors. Attendez-moi.

SCENE VII.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÉVE, THOMAS, FLUET.

MARCEL.

VOIS-TU ? Le Roi eſt ſi bon, & j'aiderois à le tromper ! Non, jamais.

GEORGE.

Mon pere, accordez-moi cette grace, que j'aie réuſſi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

LA TERREUR.

Oui, bon homme, faites ce que

dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vîte, de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort, votre cabane doit lui revenir.

MARCEL.

Eh bien ! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te voir un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusois, que tu remplissois au delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de tems qui me reste à vivre ?

George.

Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

Geneviéve.

Oh ! mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre : C'eſt notre fils qui nous le donne.

George.

Me voilà ſatisfait. (*à Thomas.*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir ſi bien ſervi.

Thomas.

Oui, tu me remercies ? Il eſt heureux que les choſes aient tourné de cette maniere. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel.*) Eſt-ce

que tu m'en voudrois encore, mon frere ? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me ferois pas chargé de la manigance. Puifque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

MARCEL.

Rien ne fauroit excufer ce que tu as fait. Je peux bien prendre fur moi de mettre ma main fur un brafier; mais attifer le feu fous un autre, il y a de la cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

THOMAS.

Va, j'ai bien affez fouffert pour mon compte.

(*Ils fe donnent la main.*)

LA TERREUR (*à George.*)

Camarade, j'avois de l'amitié pour toi : c'eſt aujourd'hui du reſpect que je ſens. Tu es à mes yeux auſſi grand qu'un Général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embraſſe-moi, & ſois toujours mon ami. (*Il lui tombe de groſſes larmes des yeux.*)

GEORGE.

Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

FLUET.

Fi donc, la Terreur ! Vous êtes ſoldat, & vous pleurez ?

LA TERREUR.

Et pourquoi donc un ſoldat ne pleureroit-il pas ? Les larmes ne ſont

pas déshonorantes, lorſqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir, ni trembler; mais je mourrois de honte d'être inſenſible à une bonne action.

LE PRÉVÔT.

George, il y a quatorze ans bientôt que je ſuis dans le régiment; mais, je dois le dire à ta gloire, il ne s'y eſt jamais rien paſſé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur & du bonheur : c'eſt moi qui te l'annonce.

SCENE VIII.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÉVE, THOMAS, FLUET, LE BAILLI.

LE BAILLI.

AVEC votre permiſſion.

LE PRÉVÔT.

Que voulez-vous ?

LE BAILLI.

Je ſuis le Bailli du Château ; je veux voir ce qui ſe paſſe ici. (*A Marcel & à Geneviéve.*) Ha, ha ! vous êtes venus voir votre fils ; c'eſt

fort tendre de votre part. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Avez-vous autant de satisfaction de lui, que vous en aviez hier ? Vous imaginiez, parce qu'il étoit soldat, qu'il pouvoit se jouer de tout le monde. Monsieur le Militaire, on paie chérement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

LA TERREUR.

Allez-vous-en, Monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point où George les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

LE BAILLI.

Je suis dans le château de Mon-

ſeigneur ; je penſe que perſonne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inſpection.

LA TERREUR.

Faites-y l'inſpection, mais non des moqueries. (*en le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

GEORGE.

Un moment, camarade. (*A Marcel.*) Mon pere, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laiſſe en repos.

THOMAS.

Oui, finiſſons avec lui ; qu'il n'en ſoit plus queſtion.

MARCEL.

Voilà votre argent. (*Il lui compte*

quatorze écus.) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumiere.

GENEVIÉVE.

Nous aurons ſoin, à l'avenir, de n'être jamais en arriere envers Monſeigneur, du moins auſſi long-tems que vous ſerez ſon Bailli. C'eſt trop affreux de vouloir gagner ſur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorſque la moiſſon eſt abondante, en faire des amas dans ſes greniers, pour le vendre enſuite trois fois plus cher dans le tems de diſette; prêter à plus forte uſure qu'un Juif, cela eſt-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme? Voilà pourtant ce que vous avez fait, & ce qui nous a ruinés.

MARCEL.

Tais-toi donc, femme.

GENEVIÉVE.

Non ; il faut lui apprendre qu'on n'eſt pas des buſes, & qu'on voit tout ſon manege.

MARCEL (*au Bailli.*)

Eh bien, cela fait-il votre compte?

LE BAILLI.

(*A part.*) Que trop, morbleu! (*Haut & froidement.*) Oui, cela complette bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

MARCEL.

Que vous importe ? Vous êtes payé.

GENEVIÉVE.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

LE BAILLI.

LE BAILLI.

Voyez, comme ils font les fiers !

GENEVIÉVE.

Nous voilà quittes. Nous nous ferions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

LE BAILLI.

Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse. Vous êtes encore sous ma jurisdiction.

GEORGE.

Point d'injures, Monsieur, mon pere ne les souffrira plus. Il sait à qui porter ses plaintes.

THOMAS.

Vous ne nous tenez plus les mains garrotées; nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers Monseigneur; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

LE BAILLI.

De quel ton me parlez-vous ? Je crois (*en montrant George*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai qui je suis.

LE PRÉVÔT.

Un mot encore, & je te fais sauter les yeux de la tête.

La Terreur (*le poussant par le bras.*)

Allons, sortez.

Le Bailli (*se retournant.*)

Si vous me faites lâcher un décret.....

Le Prévôt.

Voulez-vous me jetter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver.

(*Les soldats le saisissent, & veulent le mettre dehors. Le Colonel paroît, suivi du Capitaine & du Sergent.*)

SCENE IX.

LE PRÉVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÉVE, THOMAS, FLUET, LE BAILLI, LE COLONEL, LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE COLONEL.

QUE ſignifie tout ce vacarme ?

LE PRÉVÔT.

C'eſt le Bailli qui vient ici vomir des groſſiéretés contre ces honnêtes payſans.

LE COLONEL (*au Bailli.*)

Etes-vous ce méchant homme ?

Reſtez. J'aurai deux mots à vous dire. (*Au Capitaine.*) Lequel des deux eſt le pere ? (*en montrant du doigt Marcel & Thomas.*)

Le Capitaine (*lui préſentant Marcel.*)

Le voici, mon Colonel.

L e C o l o n e l.

Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez ſentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il s'avance vers George.*) Permettez que je vous ſouhaite toute ſorte de proſpérités. (*En l'embraſſant.*) Monſieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au Prévôt.*) Il eſt libre. (*Prenant une épée*

des mains du Sergent.) Vous êtes Capitaine. Le Roi qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous éleve tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendu de vous. (*En lui présentant une bourse.*) Recevez ceci de sa part, pour servir à votre équipage. Vous serez admis ce soir même à faire votre cour à Sa Majesté.

(*George veut lui baiser la main.*)

LE COLONEL.

Que faites-vous ? Non, Monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.)

LE CAPITAINE (*l'embrassant aussi.*)

Vous savez, mon camarade,

quelle part je prends à votre avancement. Je ſuis fier de vous avoir eu dans ma Compagnie.

MARCEL & GENEVIÉVE

(*Tombant aux genoux du Colonel.*)

O Monſeigneur ! que Dieu vous récompenſe.

LE COLONEL (*en les relevant.*)

Ce n'eſt pas à moi, mes enfans, c'eſt au Roi, c'eſt à votre fils, que vous devez tout.

(*George ſe jette dans les bras de ſes parens, & les embraſſe tour-à-tour ; puis s'interrompant tout-à-coup :*)

Je vous demande pardon, mon Colonel.

LE COLONEL.

Que dites-vous, Monſieur ? Ah ! vous méritez bien de goûter les plus doux plaiſirs de la nature ! Vous en rempliſſez ſi héroïquement les devoirs !

THOMAS.

Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en paſſe de faire un Capitaine ? Car c'eſt moi qui ai arrangé tout cela. (*Au Bailli.*) Je crois à préſent, Monſieur le Bailli, que vous ne ſerez pas déshonoré de prendre mon neveu ſous votre protection.

(*Le Bailli lui lance un regard furieux, & veut ſortir.*)

Le Colonel (*l'arrêtant.*)

Un inſtant, s'il vous plaît. Le Roi eſt inſtruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec ſoin, ſi vous n'avez pas abuſé de votre pouvoir. Et malheur à vous, ſi vous êtes coupable ! Sortez maintenant.

La Terreur (*à George.*)

Monſieur le Capitaine.....

George (*l'embraſſant.*)

Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embraſſe encore.*) Je veux l'être toujours.

Le Colonel (*à George.*)

Voulez-vous permettre, Monſieur, que j'aille vous préſenter au régiment ? Il vous attend ſous les

armes. (*Il lui offre la main. George la prend, & tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour-à-tour les yeux baignés de larmes. Marcel & Geneviéve baiſent les habits du Colonel, & levent leurs regards vers les cieux.*)

GENEVIÉVE.

O Dieu de juſtice ! rends à notre bon Roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

MARCEL.

Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaiſir de les récompenſer.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre, l'*Ami des Enfans*, *par M.* BERQUIN; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 12 Février 1783.

BLIN DE SAINMORE

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST, Imprimeur du Roi, 1783.

On trouve chez FROULLÉ, Libraire, pont Notre-Dame,

Idylles de M. BERQUIN, 2 vol. *in*-8°. *fig.* 10tt

Romances, du même, 1 vol. *in*-8°. *fig.* & *musique*. 6tt

Medée, Mélodrame imité de l'Allemand de M. Gotter, *in*-8°. . . . . 15 *s*

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le port de l'argent.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

JUIN 1783. N°. 6.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Univerſité, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adreſſer à M. LE PRINCE, *Directeur.*



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

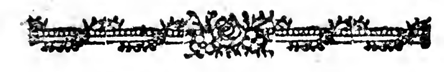
Le prix des douze volumes eſt toujours de 13ᵗᵗ 4 s pour Paris, & de 16ᵗᵗ 4 s pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26ᵗᵗ 8 s pour Paris, & 32ᵗᵗ 8 s pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu*, 4 vol. petit format, 4ᵗᵗ 16 s port franc par la poſte.



LE
LIT DE MORT.

DESCHAMPS, pauvre maçon de village, venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, & l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avoient réduit à la plus profonde misere. Il voyoit autour de lui ses enfans demi-nuds & sans pain; & sa mere Susanne, couchée sur la paille, en un coin de la chaumiere, étoit dans les foiblesses & les convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venoit de

s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée, tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mere l'appella, & lui dit : Mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi ? Je ne puis reprendre de chaleur.

DESCHAMPS.

Attendez, ma mere, je vais vous couvrir de mes habits.

SUSANNE.

Non, mon fils ; je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfans ? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je

ne la traîne que pour t'être à charge.

DESCHAMPS.

Ma mere, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvois, de mon ſang, vous donner tout ce qu'il vous faut ! Vous ſouffrez de la faim & du froid, & je ne puis vous ſecourir.

SUSANNE.

Ne te chagrine pas, mon fils; mes douleurs, graces au Ciel, ne ſont pas bien vives. Elles vont bientôt finir; & ma bénédiction ſera la récompenſe de ce que tu fais pour moi.

DESCHAMPS.

O ma mere ! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes néceſſités; & moi, il faut que,

dans votre vieillesse, je vous voie pâtir de ma misere ! Cela me déchire le cœur.

SUSANNE.

Je sais que ce n'est pas ta faute : & puis, Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre : notre Pere, qui est dans le Ciel, y pourvoit. Je te remercie, mon fils ; ton amour me fortifie à ma derniere heure.

DESCHAMPS.

Eh quoi ! ma mere, n'avez-vous donc pas d'espérance de vous rétablir ?

SUSANNE.

Non, je le sens, je n'en reviendrai jamais.

DESCHAMPS.

Oh ! que me dites-vous ?

SUSANNE.

Ne t'afflige pas, je vais dans une meilleure vie.

DESCHAMPS (*avec des ſanglots.*)

Hélas, mon Dieu !

SUSANNE.

Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils, tu étois la joie de mes jeunes années, & maintenant tu fais la conſolation de mes derniers jours. Bientôt, j'en rends graces à Dieu, bientôt tes mains fermeront mes paupieres. Alors je monterai vers mon Créateur ; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi, & il t'en voudra du bien éternellement. Penſe ſouvent à moi, mon cher fils ; je penſerai à toi de là-haut.

DESCHAMPS.

Oh ! toujours, toujours !

SUSANNE.

Il n'y a qu'une chofe qui me tourmente.

DESCHAMPS.

Et qu'eft-ce donc, ma mere ?

SUSANNE.

Je vais te le dire, Defchamps ; il faut que je te le dife. Je le porte comme une pierre fur mon cœur.

DESCHAMPS.

Soulagez-vous, parlez.

SUSANNE.

Je vis hier Alexis qui fe cachoit derriere mon lit, & qui tiroit de fa poche des pommes pour les manger.

Il en donna à ſes freres & à ſes ſœurs qui les mangerent auſſi en cachette. Deſchamps, ces pommes n'étoient pas à nous, autrement Alexis les eût jettées ſur la table ; & il auroit appellé tout haut les autres pour les partager. Il m'en auroit auſſi apporté une à moi. Je me ſouviens encore comme il venoit ſe jetter dans mes bras, quand on lui avoit donné quelque choſe, en me diſant de ſi bon cœur : Tiens, manges-en, grand'mere. O mon fils! ſi cet enfant devoit être un voleur. Cette penſée m'accable depuis hier. Où eſt-il? Amene-le-moi; je veux lui parler.

DESCHAMPS.

Malheureux que je ſuis !

(Il court chercher Alexis, & le

porte sur le lit de Susanne. Susanne se souleve avec beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, & appuie sa tête foible & défaillante sur l'épaule de son petit-fils.)

ALEXIS.

Grand'mere, que veux-tu? Tu ne m'appelles pas pour mourir?

SUSANNE.

Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

ALEXIS.

Non, pas encore, Grand'mere. Ne meurs pas que je ne sois grand.

(Susanne retombe sur son lit. Deschamps & Alexis se regardent, fondant en larmes, & prennent chacun une main de Susanne.)

Susanne (*se ranimant un peu.*)

Je me sens mieux, à présent que je suis étendue.

Alexis.

Tu ne mourras donc plus ?

Susanne.

Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourir. C'est pour aller vers un tendre Pere qui m'attend là-haut dans le Ciel. Près de lui, je serai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

Alexis.

Eh bien, prends-moi donc avec toi, Grand'mere, pour y aller.

Susanne.

Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu,

tu vivras encore long-tems ; tu deviendras un honnête homme, & lorſqu'un jour ton pere ſera tremblant de vieilleſſe, tu ſeras ſa conſolation, & ſon ſecours. N'eſt-ce pas, Alexis ? tu veux lui être toujours bien obéiſſant ? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaiſir ? Regarde, il fait auſſi pour moi tout ce qui eſt en ſon pouvoir. Me le promets-tu ?

ALEXIS.

Oui sûrement, Grand'mere, je le ferai.

SUSANNE.

Prends-y garde. Le Dieu du ciel & de la terre vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faiſons. Ne le crois-tu pas ?

ALEXIS.

Oui, je le crois ; tu me l'as appris.

SUSANNE.

SUSANNE.

Comment donc croyois-tu hier te cacher de lui, en venant derriere mon lit manger des pommes que tu avois dérobées ?

ALEXIS.

Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, Grand-mere, pardonne-moi, mon Dieu.

SUSANNE.

Il eſt donc vrai que tu avois volé ces pommes.

ALEXIS (*en ſanglottant.*)

Ou-ou-oui.

SUSANNE.

Et à qui les avois-tu priſes ?

ALEXIS.

Au-au-au voiſin Lé-Lé-o-nard.

SUSANNE.

Il faut que tu ailles chez lui, Alexis, & que tu le ſupplies de te pardonner.

ALEXIS.

Oh! je t'en prie, Grand'mere, que je n'y aille pas. Je n'oſerai jamais.

SUSANNE.

Il le faut, mon petit ami, pour que cela ne t'arrive plus une autre fois. Au nom du Ciel, mon cher enfant, ne prends jamais rien de ta vie, même quand tu y ſerois pouſſé par le beſoin. Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il a fait naître. Confie-toi à ſes ſecours, offre-lui tes peines, & il te ſoulagera.

ALEXIS.

Oh! ſûrement, ſûrement, Grand'-

mere, je ne volerai plus rien. Je te le promets. J'aimerois mieux mourir de faim que de voler.

SUSANNE.

Que le Seigneur t'entende & te béniſſe ! J'eſpere de ſa bonté qu'il te préſervera toujours de mal faire.

(*Elle le preſſe contre ſon cœur, & laiſſe tomber ſur lui quelques larmes.*)

Il faut, mon petit ami, que tu ailles tout de ſuite chez Léonard, le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi auſſi je lui demande pardon pour toi. Deſchamps, vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je ſuis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris; que je prierai Dieu pour lui & pour ſa famille, afin qu'il les faſſe proſpérer dans leurs affaires. Hélas !

ils ne ſont guere plus à leur aiſe que nous ; & ſi la pauvre Genevieve ne paſſoit les jours & les nuits à travailler, ils ne pourroient vivre avec un ſi grand nombre d'enfans. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

DESCHAMPS.

De tout mon cœur, ma mere ; ſoyez en paix là-deſſus.

Comme il diſoit ces mots, le Bailli frappoit du revers de la main contre la fenêtre.

Suſanne le reconnut à cette maniere de s'annoncer, & à ſa toux. Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'eſt le Bailli. Sûrement le pain & le beurre dont tu as fait ma derniere ſoupe ne ſont pas payés.

DESCHAMPS.

Il n'y perdra rien, ma mere, tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

SUSANNE.

Oui, pourvu qu'il veuille attendre.

Deschamps alla parler au Bailli. Susanne poussa un profond soupir, & se dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre, que tout mon cœur ne se souleve contre lui, pour nous avoir dépouillés. Et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne tousser à notre fenêtre. Mais peut-être, c'est la main de Dieu même qui l'a conduit si près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, &

que je prie pour ſon ame. Eh bien, mon Dieu, je m'y réſigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne.

(*Elle entend le Bailli qui éleve la voix.*)

Bonté divine ! Il ſe met en colere ! O mon pauvre Deſchamps ! c'eſt par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ſes mains.

(*Elle tombe en foibleſſe.*)

(*Alexis ſaute du lit, & court à Deſchamps.*)

Mon pere ! mon pere ! viens donc. Grand'mere qui ſe meurt !

DESCHAMPS.

O mon Dieu ! ..... Permettez, M. le Bailli, il faut que j'aille à ſon ſecours.

LE BAILLI (*en s'éloignant.*)

Oui certes, cela eſt bien néceſſaire. Le grand malheur, quand la vieille Sibylle viendroit à crever.

Deſchamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il étoit déja près du lit de Suſanne, qui commençoit à revenir à elle, & qui, entr'ouvrant à peine les yeux, lui dit :

Il étoit en colere, mon fils? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du tems pour ce que tu lui dois ?

DESCHAMPS.

Non, ma mere, ce n'eſt pas ce que vous penſez. C'eſt quelque choſe d'heureux.

Suſanne le regarde un moment en ſilence ; & recueillant ſes forces, lui dit avec émotion :

Me dis-tu vrai, mon fils? ou ne veux-tu que me consoler? Que peut-il nous arriver d'heureux de sa part?

DESCHAMPS.

Monseigneur veut faire rebatir une aîle de son château; & il entend que j'y travaille. J'aurai trente sols par jour.

SUSANNE (*avec joie.*)

Est-il possible?

DESCHAMPS.

Oui sûrement, & il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai lundi.

SUSANNE.

Eh bien, je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfans. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu! conserve-la jusqu'au

dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse, que plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du Ciel s'en rapproche de l'autre ?

DESCHAMPS.

Oui, ma mere, je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

SUSANNE.

Non, je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deschamps prit Alexis par la main; & en tirant la porte, il fit

ſigne à Mariette de venir lui parler.

Aie bien ſoin de ta Grand'mere, lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foibleſſe, envoie-moi tout de ſuite chercher par Babet : je ſerai chez le charpentier.

Léonard étoit à ſon travail. Genevieve, ſa femme, ſe trouvoit alors toute ſeule à la maiſon. Elle apperçut, du premier coup-d'œil, que le pere & l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous, mon voiſin, dit-elle à Deſchamps? Pourquoi pleurez-vous? Pourquoi pleures-tu, Alexis ?

DESCHAMPS.

Ah! Genevieve, je ſuis bien malheureux! Cet enfant, qui mouroit de faim, prit hier de vos pommes, apparemment dans votre grange. Ma mere s'en eſt apperçue..... Ge-

nevieve, elle eſt ſur ſon lit de Mort, & elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur; mais je vous la donnerai ſur mes premieres journées.

GENEVIEVE.

C'eſt une bagatelle, voiſin, n'en parlons pas davantage. Et toi, mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à perſonne. (*Elle l'embraſſe.*) Tu es né de ſi braves gens!

ALEXIS.

Oh! je te le promets. Pardonne-moi, Genevieve, je ne prendrai plus rien.

GENEVIEVE.

Oui, mon enfant, que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore ſa-

voir combien c'eſt un grand crime. Lorſque tu auras faim, viens me trouver ; & tant que j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

DESCHAMPS.

Dieu merci, voiſine, j'eſpere qu'il ne manquera plus de pain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

GENEVIEVE.

Je viens de l'entendre dire des gens de Monſeigneur, & j'en ai eu bien de la joie.

DESCHAMPS.

Je ne m'en ſuis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mere. Elle aura du moins cette conſolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

GENEVIEVE.

Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en ſuis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà auſſi hors d'affaire : il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais puiſque la pauvre Suſanne eſt ſi mal, je veux aller lui donner mes ſecours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes & de poires ſéchées au ſoleil : elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, & ſortit en ſilence avec Deſchamps.

Ils arriverent bientôt auprès de la malade. Genevieve lui tendit les bras, en détournant à demi ſon viſage pour cacher ſes larmes. Suſanne les apperçut, & lui dit :

Tu pleures, Genevieve ?

GENEVIÉVE.

Oui ; je ſuis affligée de te voir ſouffrir.

SUSANNE.

Ah ! c'eſt à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie. C'eſt la premiere fois que cela arrive dans notre maiſon.

GENEVIEVE.

Que veux-tu ? cette faute eſt peut-être excuſable dans un enfant.

SUSANNE.

Mais s'il en prenoit l'habitude quand il ſera plus âgé !

GENEVIEVE.

Non, j'en réponds pour lui, il ſera un honnête garçon. Brave Suſanne, tu mérites bien de recevoir cette récompenſe du Ciel pour ta droiture, & pour le ſoin que tu prends d'élever

ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose ? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

ALEXIS.

Oh oui, Grand'mere! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

SUSANNE.

Non, mon ami, je ne saurois. Je sens mes forces qui s'affoiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi, mon fils. Voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps saisi, à ces mots, d'un tremblement subit dans tout son corps, se découvre la tête, tombe à genoux devant le lit de sa mere, saisit ses mains, leve les yeux au Ciel, & ne peut prononcer une parole, étouf-

sé par ses larmes & ses sanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Susanne, je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps un peu revenu à lui-même, baissa la tête en disant : Bénis-moi donc, ma mere ; je ne demande qu'à te suivre, quand mes enfans n'auront plus besoin de moi.

Susanne rouvrit ses yeux mourans, & prononça ces paroles :

Exauce ma priere, Pere céleste, & accorde ta grace à mon cher enfant, le seul que tu m'as donné, & que j'aime de toute mon ame. Deschamps, que le Seigneur soit toujours avec toi, & qu'il confirme dans le Ciel la bénédiction que je te donne, pour avoir si

bien rempli tes devoirs envers tes parens.

Ecoute-moi maintenant, mon fils, & obſerve ce que je vais te dire. Eleve tes enfans dans l'honneur, & accoutume-les à une vie laborieuſe, afin que s'ils ſont pauvres, ils ne perdent jamais courage, & ne ſe laiſſent pas aller au déréglement. Inſtruis-les à mettre toute leur confiance en Dieu, & à demeurer tendrement unis, pour trouver des conſolations & des reſſources dans les maux de la vie. Pardonne au Bailli ſon injuſtice. Quand je ſerai morte & enterrée, va le trouver de ma part, & lui dis que je n'emporte point de rancune contre lui, que je prie Dieu au contraire en ſa faveur, pour qu'il lui donne la grace de ſe re-

connoître avant de ſortir de ce monde.

(*Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine , & dit enſuite :*)

Mon fils , apporte-moi mon imitation , & ce billet qui eſt au fond du coffre dans une bourſe de cuir. Bon ! (*Elle les prend , & les ſerre dans ſes mains.*) Voilà tout ce que je poſſede de plus précieux ſur la terre.... A préſent fais-moi venir tes enfans.

Deſchamps alla les prendre autour de la table où ils étoient aſſis & pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprès du lit de leur Grand'-mere. Suſanne ſe ſouleva un peu pour les regarder , & leur dit :

Mes chers enfans , il m'eſt bien douloureux de vous laiſſer ainſi pauvres & ſans mere ! Penſez à moi , mes

bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre ; mais il a fait ma consolation, & il sera la vôtre. Quand vous saurez lire, lisez-en un peu tous les soirs devant votre pere. Vous y apprendrez à être religieux, honnêtes & équitables.

Deschamps, ce billet est un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton pere en l'épousant. Tu le feras passer tour-à-tour à chacune de tes filles, jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en souvenir ; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en suis sûre.

Genevieve, oserai-je te demander encore une grace, après avoir eu pardonné la faute d'Alexis ? Quand

je ne ferai plus, donne quelques foins à ces pauvres enfans...... Ils font fi délaiffés...... Je te recommande fur-tout ma pauvre petite Louifon..... C'eft la derniere..... Où eft-elle?.... mes yeux fe ferment...... Je ne la vois plus......

(*Elle fouleve languiffamment fon bras.*)

Conduifez ma main...... que je la touche..... O mes enfans!....

(*Elle meurt.*)

Après un moment de filence, Defchamps la croyant affoupie, dit aux enfans : Relevez-vous, & ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvoit fe rétablir! Mais Genevieve vit bien qu'elle étoit morte, & le lui fit comprendre. Quelle fut

alors ſa déſolation, & celle de toute la petite famille! Comme ils pleuroient! comme ils joignoient leurs mains, en les frappant l'une contre l'autre!

Genevieve les conſola de ſon mieux, & elle répéta à Deſchamps le dernier vœu de Suſanne, que ſa profonde triſteſſe l'avoit empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ſes enfans, profiterent des mêmes inſtructions, & devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis ſur-tout, continuellement frappé du ſouvenir de ſa premiere faute, ſe diſtingua toute ſa vie par la plus rigide probité.



PASCAL.

M. DUFRESNE avoit coutume de payer tous les dimanches une petite penſion à ſes enfans, pour qu'ils euſſent le moyen de ſe procurer les plaiſirs innocens de leur âge pendant le cours de la ſemaine. Auſſi confiant que généreux, il n'exigeoit point qu'ils lui rendiſſent compte de l'emploi qu'ils faiſoient de ſes largeſſes. Il les croyoit aſſez bien nés pour ſuivre les conſeils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce ſujet. Hélas! quelles ſuites affreuſes produiſit cette aveugle crédulité!

A peine les enfans avoient-ils reçu

leur paie ordinaire, qu'ils couroient auſſi-tôt en acheter des pâtiſſeries & des confitures. Leur bourſe recevoit, dès ce jour même, une atteinte ſi profonde, qu'il n'en falloit qu'une bien légere pour achever de l'épuiſer le lendemain; enſorte qu'il ne leur reſtoit plus rien pour ſe régaler les jours ſuivans. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à ſe repaître. Le Marchand conſentit d'abord à leur donner à crédit; mais comme leur penſion ne pouvoit jamais ſuffire à les acquitter, & que leurs dettes groſſiſſoient tous les jours, il réſolut enfin d'en préſenter le mémoire à leur pere. M. Dufreſne lui fit de ſéveres reproches de ſon imprudence, & défendit à tous les Mar-

chands des environs de donner rien à ſes enfans qu'ils ne fuſſent en état de payer ſur l'heure. Cette précaution, qui lui ſembloit aſſez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandiſe, ne fit que l'irriter d'avantage; & ils ne ſongerent plus qu'aux moyens de ſatisfaire ce goût déſordonné.

Paſcal, l'aîné de la famille, & le plus audacieux, couchoit tout près de ſon pere. Après avoir remarqué le tems où il étoit plongé dans le plus profond ſommeil, il ſe leva ſans bruit, fouilla dans ſa bourſe, & y prit un écu. Enhardi par ce funeſte ſuccès, il renouvella pluſieurs fois ſes larcins. Mais il n'eſt point de crime ſi ſecret, que tôt ou tard il ne ſe découvre.

M. Dufreſne avoit un procés à la veille

veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée, les mêmes pensées l'agitoient encore, & il les creusoit dans le silence de la nuit. Pascal le jugeant endormi, crut que c'étoit le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui, la lune jettoit alors assez de rayons dans la chambre, pour qu'une foible lumiere se répandît à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit. Mais avant que Pascal sortît de sa chambre, il s'habilla; & après divers propos indifférens: Qu'est-ce que tu acheteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeûner?

Rien, mon papa, répondit le déteſtable menteur. J'ai donné aux pauvres ma penſion de la ſemaine : il faudra bien me contenter de pain ſec.

M. Dufreſne ne put commander plus long-tems à ſon indignation. Il ſaiſit Paſcal, le dépouilla, & trouva dans ſes poches deux écus de ſix francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné juſqu'alors de tendreſſe & d'indulgence, autant il fit éclater de courroux & de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus ſévere; & le malheureux fut obligé de paſſer quelques jours au lit, pour ſe rétablir des ſuites de cette correction.

Combien il eſt difficile d'extirper un vice qu'on a laiſſé trop long-tems

s'enraciner dans son cœur ! Pascal ne fut point réformé par cette aventure. La clef de la cassette de son pere étant tombée, par hazard, entre ses mains, il en tira l'empreinte sur de la cire molle ; & sous un prétexte spécieux, il en fit forger une pareille par le serrurier. Il avoit maintenant une occasion commode de piller à discrétion le trésor de la famille. Comme son pere avoit beaucoup d'argent, & qu'il étoit assez rusé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois ; ses rapines resterent long-tems inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzieme année, composant si bien sa conduite, que ses parens croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorsqu'une circonstance imprévue dévoila

tout-à-coup ſon indigne hypocriſie.

Son pere, dans le paiement d'un billet, avoit reçu, par mégarde, une piece de monnoie étrangere. Il la laiſſa, pour le moment, avec les autres, avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette piece tomba le jour même entre les mains de Paſcal, dans une ſaignée qu'il fit à la caſſette. M. Dufreſne qui l'avoit ſi bien remarquée la veille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de ſon fils revinrent dans ſa mémoire; & Paſcal devint l'objet de ſes premiers ſoupçons. Il monta ſoudain dans ſa chambre, viſita ſa bourſe, &, avec un morne déſeſpoir, il y trouva la piece qui lui manquoit.

Paſcal étoit alors trop grand, pour

que ſon pere crût devoir le châtier comme la premiere fois. Il ſe contenta de lui reprocher vivement ſon indignité, en le menaçant de lui retirer ſa tendreſſe. Il conſulta ſes amis ſur la maniere dont il devoit traiter ce jeune ſcélérat. Les plus ſages lui conſeillerent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maiſon de force, afin de lui donner le tems de ſe repentir de ſon crime, & de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant la crainte de le déshonorer, & les combats de l'amour paternel qui n'étoit pas entiérement éteint dans ſon cœur, ne lui laiſſerent pas la force de profiter de cet avis ſalutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya ſon fils continuer ſes exercices

dans une ville éloignée, ſous la tutele d'un ami vigilant, auquel il preſcrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui ſeroit d'une indiſpenſable néceſſité.

Précaution, hélas ! trop tardive ! Paſcal étoit abſolument corrompu. Il avoit chez ſon tuteur une nourriture abondante, qui, ſans être recherchée, étoit préparée avec aſſez de ſoin pour devoir contenter ſon goût. Mais il falloit à ſa ſenſualité des morceaux plus fins & plus délicats. Il fit un marché ſecret avec un traiteur, qui connoiſſoit la richeſſe de ſon pere, pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés. Un Marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquiſes. Il ne ſe trouva pas encore ſatisfait. Il voulut pren-

dre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voisins ; & comme son tuteur refusoit de contribuer à ces dissipations, il s'adonna au jeu, & apprit à pratiquer toute espece de friponneries pour escroquer de l'argent.

Le Ciel paroissoit s'intéresser visiblement au changement de sa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ses basses manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robustes joueurs qui s'apperçurent une fois de ses tours, tomberent sur lui, & le chargerent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir sur la place.

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. Son tuteur accourut, & lui prodigua les soins & les secours.

Il attendit qu'il fût presqu'entiérement rétabli pour lui représenter, avec les expressions les plus touchantes, les malheurs dans lesquels il couroit se précipiter. Infortuné jeune homme, lui dit-il, qui vous porte à des excès si honteux ? Vous déshonorez un nom que la probité de vos ayeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parens les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens, qui consacrent à l'étude le tems que vous perdez dans des scenes scandaleuses, seront recherchés dans votre patrie, & portés aux fonctions les plus distinguées, vous, comme un homme abject & dangereux, vous vous verrez méprisé par la plus vile populace, & banni de

toutes les ſociétés de gens d'honneur.

Ces diſcours firent d'abord ſur lui quelque légere impreſſion. Il ſuſpendit tout commerce avec les complices de ſes égaremens ; il ſe contenta de ſa nourriture ordinaire, & l'étude ſembloit prendre des charmes pour ſon eſprit. Mais ces belles réſolutions ne tarderent pas long-tems à s'évanouir. Il ſe rengagea peu-à-peu dans ſon train de vie ordinaire. Il vendit en ſecret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, ſon linge & ſes habits eurent ſucceſſivement le même ſort ; & il ſe dépouilla ſi bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus ſortir de la maiſon.

Alors tous ſes créanciers ſe réveillerent à la fois ; & ſur le refus de ſon tuteur de ſatisfaire à leur avidité, ils

écrivirent à ſon pere, en le menaçant de le faire arrêter, s'ils n'en recevoient une réponſe plus favorable. Qu'on ſe repréſente l'état du malheureux Paſcal. Accablé des reproches de ſes créanciers, & de l'indignation de ſon tuteur, des mépris des domeſtiques, & de ſes propres remords, il ne lui reſtoit plus à attendre que la malédiction de ſes parens. Il ſentit qu'il avoit trop négligé de s'inſtruire pour trouver des reſſources dans ſon travail. Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier ſa ſubſiſtance; mais ſon cœur orgueilleux ne pouvoit s'y réſoudre. Il paſſa un jour entier dans ſa chambre, au milieu des plus violentes agitations du déſeſpoir, tordant ſes bras, s'arrachant les cheveux, & maudiſſant ſes

vices; mais toujours emporté par ſa dépravation, il ſortit le ſoir même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui reſtoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient de lever des recrues pour les Colonies. Ils remarquerent ſur ſes traits le trouble dont ſon ame étoit agitée. Ils ſe firent un ſigne du coin de l'œil, & tournerent leur converſation ſur l'Amérique. Ils parlerent de la beauté du pays, de la paie énorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommerent pluſieurs de leurs amis qui, de ſimples ſoldats, étoient devenus Officiers,

& avoient époufé de riches veuves.

Pafcal écoutoit ces difcours avec une extrême avidité. Il fe mêla bientôt à l'entretien, & demanda s'il ne pourroit point trouver de fervice parmi ces troupes. Je puis vous en procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déja plus de fujets qu'il ne nous en faut ; mais vous paroiffez mériter des préférences ; & il lui offrit quatre louis d'or pour fon engagement.

Après quelques combats intérieurs, Pafcal les reçut. Il paffa le refte de la nuit à boire ; & dès le lendemain il fut envoyé dans une forterefle pour y apprendre l'exercice. Il fe trouva dans une fociété compofée de payfans groffiers, d'apprentifs fugitifs, de mendians enlevés fur les grandes routes, & de

de voleurs ſauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur & rébarbatif, qui, l'accablant d'injures & de coups de canne, lui fit éprouver toute ſorte de honte & de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroiſſant chaque jour. L'argent qu'il avoit reçu en échange de ſa liberté étoit déja conſumé dans la débauche. Du pain de munition, & une ſoupe dégoûtante, étoit tout ce qu'il avoit pour ſe ſoutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui ſe trouvoit alors ſon camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de ſeigle & de fromage, il ſe croyoit nourri comme un Prince, lorſqu'il pouvoit manger quelquefois un peu de viande à demi-cuite ; & il

goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaiſir, que Paſcal auroit goûté d'un faiſan. Mais, pour celui-ci, quelle devoit être ſa peine, lorſqu'avec une moitié de hareng ſaur, ou un tronc de chou baigné de graiſſe fétide, il penſoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois ſi recherchés !

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Paſcal reçut cette nouvelle avec plus de ſatisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, ſe diſoit-il, tu es jeune & bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perſpectives, il monta ſur le vaiſſeau qui devoit le tranſporter avec ſa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie qu'il

but avant de s'embarquer, échaufferent sa tête, & lui firent oublier ses parens. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joie insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient pas encore navigué, éprouverent des maux de cœur violens. Pascal, dont l'estomac étoit déja affoibli par ses intempérances, en souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvoit supporter aucune nourriture. La seule vue des alimens révoltoit ses entrailles. Des feves moisies, du bœuf salé, du biscuit racorni, voilà toutes les friandises qu'il avoit maintenant à savourer. On avoit d'abord donné aux soldats une pinte

de bierre par jour pour les ſoutenir ; mais on les en ſevra peu-à-peu, & il fallut ſe contenter d'une petite meſure d'eau, qu'on étoit encore obligé de faire filtrer, pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives ſouffrances, auxquelles ſe joignoient chaque jour les terreurs & les accidens d'une traverſée orageuſe, il aborda, épuiſé de fatigues, de maux & de chagrins. Son cœur aigri par les horreurs de ſa ſituation, avoit laiſſé corrompre tous ſes penchans ; & déja ſon eſprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ſes devoirs, & les baſſeſſes qu'il commit

dans le régiment, l'en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille, lié & garotté au fond de la cale d'un vaisseau avec d'autres scélérats.

Qu'étoient devenus, dans cet intervalle, ses infortunés parens ? Hélas ! ils vivoient encore, s'il faut nommer du doux nom de vie des jours consumés dans les angoisses & le désespoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale étoit instruite, les avoit forcés de l'abandonner, pour chercher un asyle obscur. Ils traînoient leur déplorable existence dans une retraite écartée, sur le bord de la mer.

Ils y étoient à peine établis,

lorſque le vaiſſeau qui portoit Paſcal, vint aborder entre des rochers non loin de cette plage. Les criminels qu'on y tenoit renfermés, avoient briſé leurs chaînes; & après avoir maſſacré l'équipage, ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en ſortirent la nuit, pour aller piller les maiſons répandues ſur la côte. M. Dufreſne, cette nuit même, veilloit auprès du lit de ſa femme que la douleur avoit réduite, après de longues ſouffrances, à une cruelle agonie. Dans les tranſports d'un violent délire, elle répétoit le nom de ſon fils, & l'appelloit pour l'embraſſer, & lui pardonner avant de mourir. Tout-à-coup la porte eſt enfoncée, &

dix ſcélérats ſe précipitent dans la chambre. Paſcal étoit à leur tête, une hache à la main. M. Dufreſne s'avance avec un flambeau ; mais avant que ſon fils ait pu le reconnoître...... O nature ! nature !.... Je ne puis achever.

Enfans, ſi après avoir lu cette horrible aventure, vous oſiez vous familiariſer avec la premiere idée du vice, tremblez de devenir par degrés, criminels, & de finir, comme Paſcal, par un parricide !

LE SORTILEGE
NATUREL.
DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Mde. DE GRAMMONT.
AUGUSTE, *ſon fils.*
JULIE, *ſa fille.*
Le Chevalier d'ORGEVILLE.
ELISE, *ſa ſœur.*
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, } *Amis de Julie & d'Auguſte.*
JUSTINE, *femme-de-chambre de Mde. de Grammont.*
ROBERT, *vieux domeſtique.*

La Scene ſe paſſe chez Mde. de Grammont, dans une ſalle baſſe qui donne ſur le jardin.



LE SORTILEGE NATUREL.

DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

JUSTINE (*debout devant une table couverte de jetons.*)

J'AI beau compter & recompter, je n'en trouve jamais que quatre-vingt-quatorze. Il devroit pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maiſon où l'on reçoit des enfans auſſi tracaſſiers. Ils ne peuvent

mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre.

(*Elle va furetant de côté & d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusques sur les fenêtres.*



SCENE II.

Mde. DE GRAMMONT, JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

QUE cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet?

JUSTINE.

Des jetons, Madame.

Mde. DE GRAMMONT.

Eſt-ce que tu ne les vois pas là ſur la table ?

JUSTINE.

Je ne cherche pas ceux qui y ſont, je cherche ceux qui manquent.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais il ne doit pas y en manquer.

JUSTINE.

Cela ne devroit pas être. Cependant il y en a ſix de moins. La bourſe n'eſt-elle pas de cent ?

Mde. DE GRAMMONT.

Tu le ſais comme moi.

JUSTINE.

Eh bien, je ne puis en trouver

que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, Madame, de les compter vous-même.

Mde. DE GRAMMONT (*après avoir compté.*)

Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit ?

JUSTINE.

C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mde. DE GRAMMONT.

Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse. Ils

Ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là ?

JUSTINE.

Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mde. DE GRAMMONT.

D'eux-mêmes ? Ils me le paieront. Où sont-ils ?

JUSTINE.

Dans le jardin, sans doute, avec leur petite sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Fais-moi venir Julie..... Mais, écoute, n'est-il entré personne que mes enfans ?

JUSTINE.

Oh ! leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir? .....

Mde. DE GRAMMONT.

Quoi ! tu ſoupçonnerois.....

JUSTINE.

Je réponds de vos enfans, & de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mde. DE GRAMMONT.

Eſt-ce que tu ne répondrois pas également des autres ?

JUSTINE.

Je ne les connois pas aſſez pour cela.

Mde. DE GRAMMONT.

Que dis-tu ? Des enfans de Condition, dont les parens ſont ſi pleins d'honneur ?

JUSTINE.

Tenez, Madame...... Je vais

appeller Mademoiselle Julie..... Mais la voici.



SCENE III.

Mde. DE GRAMMONT, JULIE, JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

QUI vous a permis, Mademoiselle, de vous servir de mes jetons? Ne vous avois-je pas défendu d'y toucher?

JULIE.

Ce n'est pas ma faute, maman.

Mde. DE GRAMMONT.

Et de qui donc, s'il vous plaît?

JULIE.

De M. d'Orgeville, & de ſa ſœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc ! ont-ils dit, l'un & l'autre. Nous ne ſommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-deſſus, ils ſe ſont mis à fouiller dans tous les tiroirs, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourſe.

Mde. DE GRAMMONT.

Pourquoi ne pas leur déclarer la défenſe que je vous ai faite ?

JULIE.

Bon ! ils ont bien voulu nous entendre ! Ils nous auroient battus,

je crois, ſi nous n'avions pas voulu leur céder.

JUSTINE.

Voilà des enfans bien élevés, à ce qu'il me paroît.

Mde. DE GRAMMONT.

Il falloit au moins compter les jetons avant de ſortir.

JULIE.

C'eſt auſſi ce que je voulois faire. Mais lorſque j'en avois compté une trentaine, M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin, il les a jettés pêle-mêle dans la bourſe, & nous a entraînés dans le jardin.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais ſavez-vous qu'il en manque ſix?

JULIE.

Eſt-il vrai, maman ?

Mde. DE GRAMMONT.

Comment, s'il eſt vrai, quand je vous le dis ? Voyez, ſi l'on peut s'en repoſer en rien ſur vous ? C'eſt votre devoir de veiller à ce que rien ne ſe perde.

JULIE.

Eh mon Dieu, maman, j'étois aſſez embarraſſée. Ces enfans ſont ſi brouillons ! Il falloit les ſuivre ſans ceſſe, & courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briſer vos laques & vos porcelaines. Ils ont pu diſperſer les jetons, pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mde. DE GRAMMONT.

Il faut pourtant qu'ils ſe trouvent.

JUSTINE.

Je n'en ſais qu'un moyen ; c'eſt de faire retourner les poches de tous ces petits meſſieurs, avant qu'ils ne ſortent.

Mde. DE GRAMMONT.

Fi donc, Juſtine ! J'irois faire cet affront à leurs parens !

JULIE.

Oh ! je ſuis bien sûre qu'aucun d'eux n'eſt capable d'une baſſeſſe.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le crois auſſi : mais à leur âge, on eſt capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur de-

mander poliment ſi quelqu'un de la compagnie, ſans y penſer, n'auroit pas mis des jetons, avec ſon argent, dans ſa bourſe. Ta commiſſion eſt délicate, & demande beaucoup de ménagemens. Prends bien garde à n'offenſer perſonne, en laiſſant entrevoir quelques ſoupçons injurieux.

JULIE.

Oui, maman, j'y vais.

Mde. DE GRAMMONT.

Accuſe-toi devant eux de négligence; & dis-leur qu'on s'en prendroit à toi, ſi les jetons ne pouvoient ſe retrouver.

JULIE.

Je comprends à merveille. Laiſſez-moi faire.

Mde. DE GRAMMONT.

Tu diras, en paſſant, à Robert de venir me parler ici.

JULIE.

Oui, maman.

SCENE IV.

Mde. DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE.

(*Qui s'eſt occupée à chercher pendant la fin de la derniere ſcene.*)

JE puis toujours bien répondre qu'ils ne ſont pas dans cette piece.

Il n'y a pas un recoin que je n'aie visité.

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà des choſes qui ne devroient pas arriver dans ma maiſon. Je tremble, autant que je deſire d'être éclaircie ſur cet événement.



SCENE V.

Mde. DE GRAMMONT, JUSTINE, ROBERT.

ROBERT.

ME voici, Madame, que voulez-vous de moi ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert, c'eſt pour vous dire

qu'il manque ſix jetons d'argent.

ROBERT.

Eſt-ce que Madame me ſoupçonneroit de les avoir détournés ?

Mde. DE GRAMMONT.

A Dieu ne plaiſe, mon ami ! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traverſé l'appartement, je voulois te demander ſi tu ne les avois pas vus ſur quelque fauteuil.

ROBERT.

Des jetons ſur des fauteuils ?

Mde. DE GRAMMONT.

Je ſais que ce n'eſt pas leur place : mais les enfans s'en ſont ſervis pour jouer. Ils les auront peut-être

laiſſés étourdiment dans un coin ; & tu aurois pu les voir.

ROBERT.

Je ne les ai pas vus, Madame.

Mde. DE GRAMMONT.

Tant pis, me voilà fort embarraſſée. Je ne ſais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils ſe ſoient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au ſoir. Mais cherchez donc, Juſtine.

JUSTINE.

Vous avez vu, Madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domeſtiques ſont bien à plaindre, quand il s'égare quelque choſe dans une maiſon. On gronde, &

& l'on ſoupçonne même les plus honnêtes.

Mde. DE GRAMMONT.

Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes recherches, pour découvrir celui qui ne l'eſt pas.

ROBERT.

Vous pouvez commencer par moi, Madame. Les fripons ſont les premiers à ſe fâcher de ce qu'on les ſuſpecte.

JUSTINE.

Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'eſt toujours un affront pour des domeſtiques, lorſqu'il ſe fait des recherches dans une maiſon.

Mde. DE GRAMMONT.

Mettez-vous un moment à ma place ; que feriez-vous ?

ROBERT.

Ce que je ferois , Madame ? Il me vient une idée : & si vous me permettez de l'exécuter , je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne ? Quel est ton dessein ?

ROBERT.

Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets

que le voleur ſe dénoncera lui-même.

Mde. DE GRAMMONT.

Je ne ſais ſi je dois.....

ROBERT.

Vous me connoiſſez, ma chere Maîtreſſe. Soyez sûre que perſonne n'aura à ſe plaindre que le coupable : & je ne crois pas que vous veuilliez le ménager.

Mde. DE GRAMMONT.

Et bien, je connois ta prudence ; je m'en rapporte à toi.

ROBERT.

Bon ! je vais tout diſpoſer pour mon ſortilege. N'en ſoyez point effrayée. Rien n'eſt plus naturel.

(*Il ſort.*)



SCENE VI.

Mde. DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE.

MADAME, il a parlé de ſortilege, avez-vous entendu ? Si je n'étois pas ſi sûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mde DE GRAMMONT.

Taiſez-vous donc, imbécille.

SCENE VII.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

TE voilà, Auguſte ? D'où vient cet air empreſſé ? Eſt-ce que tu me rapportes les jetons ?

AUGUSTE.

Non, Maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque ſix. Ma ſœur vient de nous le dire.

Mde. DE GRAMMONT.

Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

AUGUSTE.

Nous avons tous été bien ſurpris. Les petits Duluc & leur ſœur veulent venir ſe défendre auprès de vous. Ils ſont tous très-fâchés, maman.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment donc ? Je les ſuſpecte moins que perſonne au monde. Et M. d'Orgeville ?

AUGUSTE.

Oh ! il eſt furieux. Il dit que c'eſt lui faire une bien mauvaiſe réception, que de le regarder comme un voleur.

Mde. DE GRAMMONT.

J'eſpere que Julie n'aura pas employé d'expreſſion déſobligeante ?

AUGUSTE.

Non, maman, au contraire. Elle a parlé avec beaucoup de politeſſe.

Mde. DE GRAMMONT.

Pourquoi donc M. d'Orgeville s'eſt-il emporté ? Il n'y avoit rien de perſonnel pour lui.

AUGUSTE.

Je ne ſais, mais ſa ſœur l'a tiré à part : il n'a pas daigné ſeulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de ſuite. Par bonheur ſon chapeau eſt reſté ici. Il revient le chercher : mais il a déclaré qu'il partiroit ſur l'heure. Il menace d'aller ſe plaindre à ſon papa.

Mde. DE GRAMMONT.

Il ne ſortira point ; & je veux

moi-même prévenir ſon pere, lorſqu'il viendra le chercher.

AUGUSTE.

Tous les autres deſirent & demandent à haute voix de venir ſe juſtifier auprès de vous.

Mde. DE GRAMMONT.

Ils n'ont à ſe juſtifier de rien. Je ne voulois que ſavoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclairciſſemens. Ils ſont tous aſſez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaiſies des enfans. Ils veulent tout voir, toucher à tout : & par inadvertance, on peut mettre une choſe dans ſa poche, ſans avoir intention de la voler.

AUGUSTE.

Eh mon Dieu, oui! J'avois bien pris l'autre jour, ſans le ſavoir, la bourſe de ma ſœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Doucement Je les entends ſur l'eſcalier. Juſtine, laiſſe-moi ſeule avec eux, & va voir ſi Robert fait ſes préparatifs.

JUSTINE.

J'y vais pour vous obéir, Madame; mais ce n'eſt qu'en tremblant.

SCENE VIII.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, le Chevalier d'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT.

BONJOUR, mes petits amis, je ſuis enchantée de vous voir.

D'ORGEVILLE.

Mademoiſelle Julie vient de nous dire, Madame, qu'il manquoit ſix des jetons d'argent, avec leſquels nous avons joué ici par malheur. J'en ſuis très-fâché; mais je ne

m'attendois pas qu'on pût ſoupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi, & pour ma ſœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Que le Ciel me préſerve d'avoir de mauvaiſes idées de perſonnes de votre Condition ! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'euſſe la moindre crainte ?

ELISE.

Non, Madame ; elle nous a demandé ſeulement ſi nous les avions emportés, par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle ſeule

de coupable en toute cette affaire. C'eſt de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour ſon uſage.

GABRIEL.

Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux-là.

LUCIEN.

Oh mon Dieu ! je n'aurois jamais oſé remettre le pied dans la maiſon, ſi j'avois pris ſeulement une épingle chez vous.

SOPHIE (*en vuidant ſes poches.*)

Tenez, voici mes poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mde. DE GRAMMONT.

Eh non, mes enfans ! je vous ai déja dit combien j'étois loin d'avoir

voir de ces idées. La perte de ſix jetons n'eſt pas conſidérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte ſenſiblement. Je voudrois, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fuſſent pas égarés.

D'ORGEVILLE.

Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets ; & ces gens-là ne ſont pas toujours fideles. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on s'en eſt plaint au château.

JULIE.

Et moi, je vous aſſure que cela n'eſt jamais arrivé dans notre maiſon.

AUGUSTE.

Je répondrois, la main ſur le feu, de tous nos domeſtiques.

Mde. DE GRAMMONT.

J'ai mis en eux, depuis longtems, la plus grande confiance; cependant, M. le Chevalier, ſi vous aviez obſervé quelque choſe, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE.

Oh ! rien, rien.... Mais quand nous ſommes allés dans le jardin, n'ai-je pas vu la femme-de-chambre entrer ici ?

Mde. DE GRAMMONT.

Juſtine, M. le Chevalier ? Oh ! je ſuis tranquille ſur ſon compte. Depuis ſix ans qu'elle eſt chez moi,

tout passe entre ses mains : & si elle avoit eu des projets sur ma fortune, elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'ORGEVILLE.

Votre vieux domestique n'y est-il pas entré aussi ? Il n'a pas une figure très-heureuse, ce grison-là. Je ne voudrois pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mde. DE GRAMMONT.

Fi donc, Monsieur ! qui peut vous avoir donné ces préventions contre l'honnête Robert ? C'étoit l'homme affidé de mon beau-pere ; & il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir in-

fidele, ni vous, ni moi, nous n'aurions plus ſur la terre perſonne à qui nous confier.

D'ORGEVILLE.

Enfin, Madame, quelqu'un peut s'être gliſſé dans le ſallon après nous.

Mde. DE GRAMMONT.

Oui, cela pourroit être ; & je vais m'en éclaircir. Amuſez-vous à jouer juſqu'à mon retour.

D'ORGEVILLE.

Non, Madame ; après ce qui s'eſt paſſé, je ne puis reſter ici plus long-tems. Monſieur Auguſte, ne ſauriez-vous point ce qu'eſt devenu mon chapeau ?

AUGUSTE.

Robert l'a pris pour le nettoyer. Il vous le rapportera.

D'ORGEVILLE.

Il me le faut ſur le champ.

ELISE.

Eſt-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu ſais qu'il doit venir nous chercher dans ſa voiture !

Mde. DE GRAMMONT.

Je ne ſouffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi, je vous prie, je ne tarderai guere à revenir.

SCENE IX.

AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

Je ſuis fort ſurpris que votre maman ait oſé ſe permettre des ſoupçons à notre égard. Des perſonnes comme nous voler des jetons !

JULIE.

Elle n'a jamais eu cette penſée, Monſieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis, par diſtraction, dans notre poche : & j'au-

rois été capable, auſſi-bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler ! il n'y a pas un mot qui reſſemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'ORGEVILLE.

S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois, (*en regardant Gabriel, Lucien & Sophie*) elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu ; mais elle devoit bien ſavoir faire une différence.

GABRIEL.

C'eſt de nous apparemment que vous entendez parler, Monſieur ; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous diſe à mon tour, qu'ici à la campagne, c'eſt la maniere de

penſer & de vivre, & non la naiſſance, qui fait la véritable nobleſſe.

D'ORGEVILLE.

Voyez donc comme ces campagnards s'anobliſſent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent ! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voiſinage, & que nous ſoyons obligés, M. Auguſte & moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider à nous divertir. A la ville, vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre maniere de vivre & de penſer.

AUGUSTE.

Parlez pour vous ſeul, M. d'Or-

geville. A la ville, comme ici, je me ferai toujours honneur de la ſociété de mes chers amis.

JULIE.

Oui certainement, Monſieur le Chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour, que nous n'en recevrions dans un an d'une douzaine de petits gentils-hommes comme vous.

ELISE.

Voilà, mon frere, ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer?

D'ORGEVILLE.

Ne vas-tu pas auſſi faire la Philoſophe, toi? Tu penſes certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en diſes rien.

Eſt-ce que tu as oublié ce que maman nous répete tous les jours des enfans de bourgeois ? Ne vous mêlez jamais avec les petites gens. Dans une baſſe condition, on ne peut avoir que des ſentimens bas.

AUGUSTE.

Eſt-ce vous croiriez mes amis capables de prendre quelque choſe dans une maiſon étrangere ?

GABRIEL.

Dites, Monſieur : Nous avez-vous vu ſeulement approcher de la table ?

SOPHIE.

Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir des jetons dans votre main, & les regarder même de fort près.

(D'Orgeville s'élance vers elle, & veut la frapper. Auguste & Gabriel se mettent devant lui, & le retiennent.)

AUGUSTE.

Doucement, doucement, c'est à moi que vous aurez à faire.

GABRIEL.

Non, mon ami, je saurai bien défendre ma sœur. Qu'il ose seulement la menacer ! Je lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille que de sa noblesse.

D'ORGEVILLE.

Oh ! je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

JULIE.

Fort bien. Et vous ne vous se-

riez pas compromis ſans doute à battre une petite bourgeoiſe ?

D'ORGEVILLE.

Je ne laiſſe pas attaquer mon honneur.

ELISE.

Cette petite fille auroit encore mieux fait de ſe taire.

JULIE.

C'eſt une enfant : & l'on peut bien lui pardonner, ſur-tout lorſqu'elle dit la vérité.

D'ORGEVILLE.

La vérité ? Qu'entendez-vous donc par-là ?

GABRIEL.

Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, & que vous les

avez

avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chofe ? Et cela n'eft-il pas vrai ?

D'ORGEVILLE.

Je ne m'abaiffe pas à vous répondre.

GABRIEL.

Rien de mieux à faire, lorfqu'on n'a que de mauvaifes raifons à repliquer.

SCENE X.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT.

QU'EST-CE donc que ce vacarme, Meſſieurs ? Eſt-ce qu'il y a des querelles dans ma maiſon ?

D'ORGEVILLE.

J'eſpere, Madame, que vous me vengerez des inſultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

Mde. DE GRAMMONT.

Qui appellez-vous ces gens-là ?

Je ne ſuis pas accoutumée à entendre nommer ainſi ces Meſſieurs, & moins encore à recevoir des plaintes ſur leur compte.

AUGUSTE.

C'eſt qu'ils n'ont pas été d'humeur de ſouffrir les grands airs avec leſquels on vouloit les traiter.

JULIE.

Oui, Monſieur le Chevalier eſt mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une ſociété de jeunes Princes.

GABRIEL.

Il s'imagine qu'on doit nous ſoupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une perſonne de ſa naiſſance.

LUCIEN.

Comme ſi nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui!

SOPHIE.

Et ne vouloit-il pas auſſi me battre? Heureuſement que mon frere a ſu lui rabattre ſon caquet.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais cela n'eſt pas croyable.

ELISE.

C'eſt que mon frere eſt un peu vif.

Mde. DE GRAMMONT.

La vivacité ſied très-bien à ſon âge. Mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent & inconſidéré.

SCENE XI.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT (*portant un Coq dans une corbeille couverte d'une ſerviette.*)

ROBERT.

IL n'y a rien à dire, Madame; tous les gens de votre maiſon ſont innocens, auſſi vrai que je m'appelle Robert, & que mon Coq eſt un devin, qui ne ſe trompe jamais.

SOPHIE (*en ſautant de joie.*)

Oh! un Coq? un Coq!

ROBERT.

Oui, ce n'eſt pas autre choſe. Voyez-vous ? (*Il ſouleve un peu la ſerviette, & laiſſe entrevoir un peu la crête & le cou de l'animal.*) Vous voyez bien ? C'eſt un Coq, mais un Coq qui n'a jamais eu ſon pareil. Il me dit des choſes que perſonne au monde ne peut ſavoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma conſultation, & il devine tout de ſuite qui l'a dérobé, & quand il ſeroit à dix lieues delà, & qu'on l'auroit mis ſous trente ſerrures.

JULIE.

Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons ?

ROBERT.

Comment, ſi je le pourrai? Derniérement, au cabaret, on m'avoit eſcamoté ma pipe. Je courus tout de ſuite chercher mon Coq, & il m'apprit que c'étoit ce vilain poſtillon, qui s'eſt caſſé la jambe depuis ce tems-là.

SOPHIE.

Vous ſavez donc faire parler votre Coq?

ROBERT.

Oui vraiment, comme les Coqs ſavent parler, *Co*, *Co*, *Coquérico*. Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme ſi je diſcourois avec vous.

JULIE.

Tu ne nous avois pas inſtruit de ſon talent ?

ROBERT.

C'eſt qu'ordinairement rien ne ſe vole dans cette maiſon.

JULIE.

Maman, je vous en prie, laiſſez-lui faire ſon tour.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart-d'heure d'amuſement. Allons, Robert, tu peux commencer.

ROBERT.

Oh, Madame! on ne va pas ſi vîte. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mde. DE GRAMMONT.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

JULIE.

Maman, je cours les pouſſer en dehors.

Mde. DE GRAMMONT.

Tu ne ſaurois attendre. Robert ſe chargera de ce ſoin.

ROBERT.

Oui, Madame, j'y vais.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

(*Auſſi-tôt que Robert eſt ſorti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, ſoulevent la ſerviette, & regardent deſſous. D'Orgeville ſeul ſe tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble & de l'embarras.*)

AUGUSTE.

CE Coq annonce certainement quelque choſe de ſurnaturel. Ses

yeux ſont étincelans comme deux étoiles.

JULIE.

Et ſa crête, comme elle eſt rouge ! Comme elle ſe dreſſe, & s'agite ſur ſa tête !

SOPHIE.

Vous imaginez donc qu'il ſait faire tout ce que dit Robert ?

LUCIEN.

Notre papa nous a inſtruit de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

GABRIEL.

Robert eſt un vieux chaſſeur ; & je ſuis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiſeaux avec ſon fuſil,

qu'à faire parler les Coqs avec ſa baguette.

ELISE.

Que ſait-on? J'ai entendu raconter à ma bonne des choſes ſi extraordinaires !

D'ORGEVILLE.

Comment peux-tu écouter de pareilles ſottiſes, ma ſœur ? Si j'avois mon chapeau........

Mde. DE GRAMMONT.

Tant mieux, Chevalier, que vous en ayiez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à détromper Robert de ſes imaginations. Un Coq, deviner les voleurs ! Quelle ſimplicité !

D'ORGEVILLE.

D'ORGEVILLE (*avec affectation.*)

Nous allons bien rire, je crois, à ſes dépens.

(*Les volets ſe ferment tout-à-coup.*)

(*Avec inquiétude.*)

Mais pourquoi donc cette obſcurité ? Je n'aime pas à être dans les ténebres, moi.

JULIE.

Maman, ſi le Coq ne voit perſonne, comment pourra-t-il reconnoître le voleur ?

Mde. DE GRAMMONT.

Je n'y comprends rien.

SOPHIE.

Je voudrois bien avoir le ſecret de le faire chanter. Allons,

mon petit Coq, vois combien il fait noir. Régale-nous de ton *Coquerico* de minuit..... Il ne dit mot.

JULIE.

Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître.

(Robert rentre dans le sallon.)

SCENE XIII.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

Mde DE GRAMMONT.

TE voilà content, Robert? Il n'y a plus de jour.

ROBERT.

Oui, Madame. C'eſt bien comme cela. Maintenant, ceux qui n'ont rien à ſe reprocher, peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conſeille

de s'en aller. Quoi ! tout le monde reſte ?

D'ORGEVILLE.

Voyez la belle fineſſe ! Crois-tu qu'on en ſoit la dupe ?

ROBERT.

Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie.

(Il fait ſiffler ſa baguette, en la faiſant tournoyer rapidement dans l'air. Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares.)

Voilà qui ſe diſpoſe à merveille.

Or ça, mon Coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons, mes petits Meſſieurs, & mes petites Demoiſelles, approchez-vous. Que chacun, à ſon tour, vienne paſſer la main droite ſous la ſerviette, & careſſer mon Coq ſur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il ſera touché par le criminel.

Or ça, mon Coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien! eſt-ce qu'aucun de vous n'oſe commencer?

Mde. DE GRAMMONT.

Comment donc? On pourroit croire que vous êtes tous coupables?

SOPHIE.

Je ſuis la plus petite; mais je vais donner l'exemple, moi.

(Elle leve d'une main la serviette, & passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du Coq.)

Voyez-vous ? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé ?

ROBERT.

Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derriere. Y est-elle ?

SOPHIE.

Touchez.

ROBERT.

Bon. A vous, M. Auguste.

AUGUSTE.

Oh ! je ne crains pas plus que Sophie. — Voilà qui est fait. Voyez

s'il a chanté ? Tiendrai-je aussi la main derriere ?

ROBERT.

Eh sûrement ! c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

JULIE.

J'y vais. — S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

ROBERT.

Rangez-vous auprès de votre frere. Qui vient maintenant ?

ELISE.

C'est à mon tour. — Muet comme un poisson ! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

ROBERT.

Toutes les mains ſont - elles au moins derriere le dos ?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ELISE.

Oui, oui, oui, oui.

GABRIEL & LUCIEN.

Après vous, Monſieur le Chevalier.

D'ORGEVILLE.

Bon ! je donne bien dans ces bêtiſes, moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Eſt-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? Un peu de complaiſance, je vous prie.

D'ORGEVILLE.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de

tout mon cœur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

SOPHIE.

O mon Dieu ! il n'y a plus que mes freres. Eſt-ce que ce ſeroit l'un des deux ?..... Oh non ! je ne le crois pas.

(Gabriel & Lucien font la même cérémonie, ſans que le Coq pouſſe un ſeul cri. Alors, tous les enfans partent d'un grand éclat de rire, en s'écriant :)

Et le voleur ? Le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert, vous devriez renvoyer votre Coq au Sabat. Il n'eſt pas

encore aſſez grand Sorcier. Cependant mes jetons ne ſe retrouvent point.

ROBERT.

Voilà qui me confond. Mais patience. Ne bougez pas. Toujours la main derriere le dos.

(*Les enfans veulent ſe déranger.*)

Reſtez donc là, vous dis-je. C'eſt comme du vif-argent ; cela ne ſauroit tenir en place.

(*A Madame de Grammont.*)

Madame, il faut qu'il manque quelque choſe à mes cercles. Je vais chercher une lumiere pour voir. Ayez ſoin, je vous prie, que perſonne ne ſe déplace juſqu'à mon retour. (*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

Je savois bien, moi, ce qui arriveroit de tout cela. Pures bêtises !

SOPHIE.

C'est un Coq-à-l'âne, son Coq.

ELISE.

Je suis bien-aise de le voir attrapé.

JULIE.

Qu'eſt-ce qu'il veut donc faire encore avec ſa lumiere?

Mde. DE GRAMMONT.

Nous le ſaurons.

SOPHIE.

Je voudrois voir le Coq, à préſent. Il doit avoir l'air bien honteux, je crois.

SCENE XV.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

(*Robert revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfans sont rangés. Il s'arrête à Sophie qui se trouve la premiere.*

ALLONS, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là; celle qui est derriere le dos. Bon.

SOPHIE (*en regardant sa main, & poussant un grand cri.*)

O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là ! noire comme du charbon ! Est-ce qu'elle restera noire toujours ?

ROBERT.

N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon Coq : il vous la rendra blanche comme la neige.

(*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation ; & on les entend s'écrier presque tous à la fois :*)

AUGUSTE.

Comme j'ai les doigts tout noircis !

JULIE.

Et moi donc ? Ce vilain Robert !

ELISE.

Le Coq mériteroit qu'on lui tordît le cou.

GABRIEL.

Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

LUCIEN.

C'eſt comme ſi j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'ORGEVILLE (*élevant ſes mains d'un air triomphant.*)

Voyez-vous ? il n'y a que moi qui les ai conſervé propres.

ROBERT (*courant à lui, & le ſaiſiſſant par le collet.*)

C'eſt donc vous, M. le Cheva-

lier, qui avez les jetons. Rendez-les tout de ſuite, ſinon je vous fouille, & vous noircis de la tête aux pieds.

ELISE.

Le noircir ? O mon frere ! que deviendrois-tu ? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mde. DE GRAMMONT.

Songez-vous, Robert, à ce que vous dites ?

ROBERT.

Je ſuis sûr de mon fait. Les jetons, ou un viſage de negre le plus foncé du Congo.

D'ORGEVILLE (*en pâliſſant, & avec une profonde conſternation.*)

Se pourroit-il que ſans y penſer ?..

(*Il fouille dans ses poches.*)

Il est vrai que je les ai tenus dans les mains.

(*Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de sa veste.*)

Eh mon Dieu, les voilà ! Qui auroit imaginé ? ....

(*Tous les enfans paroissent frappés de surprise, & d'Orgeville de confusion.*)

Mde. DE GRAMMONT.

Robert !

(*Il s'approche d'elle.*)

(*Haut.*) Emportez votre Coq & votre Lumiere, & allez nous ouvrir les volets.

(*Bas*) Gardez-vous d'apprendre aux domeſtiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.

ROBERT.

Il ſuffit, Madame.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

Mde. DE GRAMMONT., AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT (*aux enfans.*)

MES amis, paſſez dans ce cabinet, vous trouverez de l'eau pour laver vos mains. Prenez bien garde à ſalir vos habits.

SOPHIE.

Oui, pourvu que ce noir s'en aille. Si j'allois reſter barbouillée!

Mde. DE GRAMMONT.

Ce n'eſt qu'une détrempe de ſuie ; une goutte d'eau l'emportera. Vous, M. le Chevalier, comme vos mains ſont propres, vous pouvez reſter ici.

(*Les enfans paſſent dans le cabinet.*)



SCENE XVII.

Mde. DE GRAMMONT, D'ORGEVILLE.

Mde. DE GRAMMONT.

EH bien, Monſieur, ſe peut-il que vous ſoyez coupable d'une action auſſi baſſe ? Le voilà pourtant

ce jeune Gentilhomme qui étoit ſi dédaigneux tout-à-l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois, qui croyoit ſa nobleſſe compromiſe dans leur ſociété ! Ce n'eſt qu'un vil filou.

D'ORGEVILLE.

Pardonnez-moi, Madame, ... c'eſt que je jouois avec les jetons ; ... & ſans y penſer ...... Je ne puis vous dire comment ils ſe trouvent ſur moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Indigne excuſe qui aggrave encore votre faute ! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'aſſurance & de front ?

D'ORGEVILLE.

Certainement, Madame, je n'avois pas de mauvais desseins... C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur!

Mde DE GRAMMONT.

Mais, après les ménagemens & la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller & de les rendre. Cela n'auroit passé que pour une pure inadvertance, une simple étourderie.

D'ORGEVILLE.

Je n'y pensois pas.

Mde. DE GRAMMONT.

Et à quoi pensiez-vous, lorsque

vous avez voulu faire tomber mes ſoupçons ſur de braves domeſtiques, & ſur les amis de mes enfans? A quoi penſiez-vous, lorſque vous avez fait ſemblant de paſſer la main dans la corbeille, & de careſſer le Coq?

D'ORGEVILLE.

Mais je l'ai careſſé.

Mde. DE GRAMMONT.

Allez, petit ſcélérat; non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureuſement que vous n'avez pas acquis aſſez d'expérience pour ſavoir cacher vos crimes. Vous avez touché le Coq, dites-vous? Et ne voyez-vous pas que vous vous feriez noirci les mains, puiſqu'il

avoit ſur le dos une détrempe de ſuie ? Les autres n'ont pas eu peur de le careſſer, parce que leur conſcience ne leur reprochoit rien; mais vous, la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un ſortilege, vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir, par ce qui vous a préciſément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure à Monſieur votre pere lorſqu'il viendra vous chercher ce ſoir.

D'ORGEVILLE (*ſe jettant à ſes genoux.*)

Oh non, Madame ! je vous en ſupplie. Il me battroit, il m'étoufferoit ſous ſes pieds.

Mde. DE GRAMMONT.

Ce ſeroit peut-être mieux que d'élever un monſtre qui le déshonorera un jour par des infamies. Car, de quoi ne ſerez-vous point capable dans un âge plus avancé, puiſque dès l'enfance vous êtes déja familier avec le crime ?

D'ORGEVILLE.

Ah ! Madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais.....

Mde. DE GRAMMONT.

Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promeſſes ? Ce n'eſt pas ici votre coup d'eſſai. Toutes les circonſtances me l'annoncent. Un enchaînement de menſonges ſi impudens !

D'ORGEVILLE.

Eh bien, ſi vous apprenez que de ma vie je touche à quelque choſe que ce ſoit au monde.....

Mde. DE GRAMMONT.

Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous faire de ces jetons? Vous ne pouviez eſpérer de vous en ſervir, ſans qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre?

D'ORGEVILLE.

Oh, ne le croyez pas! c'eſt qu'ils me faiſoient plaiſir à la vue. Je me figurois que c'étoit comme d'autres jouets; & je les ai mis dans ma poche, ſeulement pour les avoir à moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres ? De quel droit ſur-tout oſez-vous le prendre, & vous l'approprier ? Avouez-le-moi, Monſieur, eſt-ce la premiere fois ?

D'ORGEVILLE (*en ſe cachant le viſage.*)

Hélas, non, Madame ! j'en ai pris auſſi de tems-en-tems à la maiſon : & comme on n'a jamais ſu que c'étoit moi, je penſois encore aujourd'hui. . . . .

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà une très-mauvaiſe penſée ! Quand il n'y auroit perſonne ſur la terre qui pût s'en appercevoir,

ne ſavez-vous pas que Dieu voit tout, & qu'il ne laiſſe rien impuni? Peut-être que cet événement eſt pour votre bien; & vous vous corrigerez beaucoup mieux, lorſque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'ORGEVILLE.

Ah! que ce ſoit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en ſache rien, je vous en conjure! Dites-le, ſi vous voulez, à maman, ou à mon Précepteur.

Mde. DE GRAMMONT.

Oui, je ſens combien cette nouvelle affligeroit mortellement Monſieur votre pere: & par égard pour

lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher; mais à condition que vous viendrez ici avec votre Précepteur, & que vous me ferez en sa présence une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite; & s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D'ORGEVILLE.

Oui, j'y consens, j'y consens.

Mde. DE GRAMMONT.

Je vous aurois défendu le seuil de ma porte, si je n'avois à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'ORGEVILLE.

Eh ! comment oſerai-je paroître devant vos domeſtiques ?

Mde. DE GRAMMONT.

Tranquilliſez-vous, Monſieur, j'ai eu plus de ſoin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire ; & pour couvrir votre menſonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous juſtifier à leurs yeux.

D'ORGEVILLE.

Ah ! Madame, que ne vous dois-je pas ? Non, je n'oublierai de ma vie le ſervice que vous m'avez rendu. Mais vos enfans, & leurs amis ?

Mde. DE GRAMMONT.

Je les reconnois : ils ſont aſſez gé-

néreux pour vous pardonner. Faites-les venir.

(*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet , & les appelle.*)



SCENE XVIII.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE , JULIE , D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

ELISE.

ALLEZ, Monſieur, c'eſt indigne. Vous n'êtes plus mon frere. Je ne veux plus vous voir.

Mde. DE GRAMMONT.

Non , Mademoiſelle , le Cheva-

lier n'eſt pas ſi coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer ſa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans ſa poche. Mais quand la choſe a ſemblé prendre la tournure d'une accuſation de vol, il a eu peur d'en être ſoupçonné. C'eſt une mauvaiſe honte que j'excuſe : mais ce que je ne puis excuſer, (*en s'adreſſant aux petits Duluc*) c'eſt d'avoir voulu vous rendre ſuſpects dans mon eſprit.

GABRIEL.

Oh ! Madame, nous ne lui en voulons plus de mal à préſent. Nous ſavons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offenſent, ſur-tout lorſqu'ils ſont malheureux.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous voyez, Chevalier, combien la nobleſſe des ſentimens l'emporte ſur celle de la naiſſance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrages ; & avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'ORGEVILLE.

Oh quelle honte pour moi ! Suis-je aſſez humilié ?

GABRIEL.

Nous ne vous le ferons jamais ſentir. Tout ceci reſtera ſecret entre nous. N'eſt-ce pas Lucien ?

LUCIEN.

Il peut compter ſur mon ſilence.

GABRIEL.

Et toi, Sophie ?

SOPHIE.

Je ne veux pas le faire battre. Je ſens combien cela fait mal.

(*D'Orgeville ſe jette à leur cou, & les embraſſe.*)

D'ORGEVILLE.

Je n'oſe vous demander à être encore reçu dans votre ſociété.

GABRIEL.

Ce ſera beaucoup d'honneur pour nous, ſi elle vous eſt agréable.

AUGUSTE & JULIE.

Nous vous verrons avec le même plaiſir, tant que vous ſerez bien avec nos amis.

ELISE.

Vous êtes trop bons : il ne le mérite pas. Il faut que mon papa ſoit inſtruit de tout ce qu'il a fait.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous perdriez beaucoup dans mon eſtime, Mademoiſelle, ſi vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frere, quand des étrangers en oublient leurs offenſes. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que ſa faute vous donne, pour le perdre dans l'eſprit de ſes parens ; mais de l'empêcher, par de ſages conſeils, de ſe rendre indigne de leur tendreſſe. J'oſe répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D'ORGEVILLE.

Je ſerois bien indigne de tant de bontés, ſi cette leçon ne me ſervoit pas pour la vie.

SOPHIE.

Prenez-y garde au moins, ou gare le Coq de Robert.

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST, Imprimeur du Roi, 1783.